

# LE FORUM

## **BULLETIN DU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD**



rfan

*Mai 2012*  
*Numéro 21*

# TABLE DES MATIÈRES

	Page
<b>LIMINAIRE</b> .....	3
<b>SECTION 1 : ACTUALITÉS</b>	
● <b>On a les moyens</b> <i>par Gérard Laverdure</i> .....	5
● <b>Lettre aux indignés</b> <i>par Gérard Marier</i> .....	5
● <b>Évêque de Montréal</b> <i>par Alain Ambeault</i> .....	6
● <b>Théologie du corps</b> <i>par Yolande Potvin</i> .....	8
● <b>Ordination des femmes</b> <i>par Benoît XVI</i> .....	9
● <b>Les affameurs</b> <i>par Jean Ziegler</i> .....	10
<b>SECTION 2 : DOSSIERS</b>	
● <b>L'humanisme évangélique</b> <i>par Joseph Moingt</i> .....	13
<b>SECTION 3 : VIE DU RÉSEAU</b>	
● <b>L'accueil</b> <i>par Maurice Boutin</i> .....	29
● <b>La promesse</b> <i>par Félix Moser</i> .....	33
<b>SECTION 4 : VIE DU RÉSEAU</b>	
● <b>Je ne pouvais pas y croire</b> .....	40
● <b>Je ne crains pas l'excommunication</b> <i>par Mgr Schüller</i> .....	42
● <b>Lettre d'appui du RFAN</b> <i>par André Gadbois</i> .....	43
● <b>Lettre du RFAN à la CÉCC</b> <i>par le FAN de Montréal</i> .....	44
● <b>Letter Bishops (Lettre du RFAN à la CÉCC en anglais)</b> <i>par le FAN de Mtl</i> .....	45
● <b>Réponse de la CÉCC</b> .....	47
● <b>Document de promotion (livre sur les cuisines collectives)</b> .....	47
<b>INSCRIPTION AU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD</b> .....	49
<b>CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES</b> .....	51

## LIMINAIRE

André Gadbois

Un évêque récemment nommé par Marc Ouellet et Benoît XVI déclarait à la télévision que son travail consistait à faire connaître Jésus-Christ. C'est une réponse simple à laquelle on s'attend, une réponse qui va de soi et qui ne jette personne par terre. Une réponse religieuse : l'institution nommée Église et sa hiérarchie travaillent à promouvoir la connaissance de Jésus-Christ. Une réponse qui n'excite personne, qui ne surprend personne, qui ne dérange personne. On ferme la télé et on s'en va se coucher.

Mgr Rouet a une réponse assez différente, une réponse surprenante et prophétique : « L'Église doit, à la manière du Christ, proposer un retour à l'homme. L'homme qui n'est pas simplement un producteur ou un fabricant ou une ressource à utiliser. »<sup>1</sup> Le psychanalyste, prêtre et théologien Maurice Bellet a, lui aussi, une autre réponse que celle de l'évêque à la télé : « Il ne s'agit pas d'introduire ce Nom (Jésus) et cette Figure dans le monde contemporain. Il est là, terriblement là, mais ailleurs et autrement que trop souvent on ne l'imagine... Jésus et l'Évangile n'ont point pour lieu, en tout cas pas pour lieu premier, la religion, mais plutôt ce qui fait l'homme en son humanité – tout l'homme en tous les hommes. »<sup>2</sup> Christoph Theobald frappe lui aussi sur ce même clou qui est éloigné de celui de l'évêque à la télé : « L'Église n'a donc pas à implanter de l'extérieur cette nouvelle de bonté radicale qui sommeille en chacun de nous, comme si Dieu venait par effraction dans ce qui lui appartient depuis toujours; elle doit la reconnaître à l'œuvre en autrui et l'éveiller en même temps par une présence bienfaisante qui lui vient du Christ. »<sup>3</sup>

L'évêque à la télé semblait engoncé, retenu par une doctrine et des principes moraux à défendre. Il n'avait pas cette liberté et cette gaillardise des prophètes qui ont choisi l'homme et la femme devant eux. Il se débattait dans le domaine du religieux, un domaine rigide pas toujours au service de l'homme et de la femme, assez éloigné des paroles aventureuses de l'Évangile. L'évêque est arrivé avec ses affaires qui n'étaient pas toutes celles des affaires de Notre Père, et l'homme et la femme avaient les leurs. L'écart et la distance sont demeurés visibles. « Les milliers de prescriptions de Rome et leur requête d'obéissance inconditionnelle enlèvent même aux évêques une grande partie de leur rôle spécifique dans leur Église locale. »<sup>4</sup>

Dans la section 1 (Actualité) de ce Bulletin numéro 21, des auteurs abordent quelques situations troublantes et irritantes devant lesquelles notre catholique institution ferme les yeux : l'avenir des jeunes (Gérard Laverdure), les 99% de la population exploitée et ridiculisée (Gérard Marier), la théologie du corps de Jean-Paul II dont l'archevêque de Montréal est un adepte (Yolande Potvin), l'ordination des femmes (Benoît XVI) et les affameurs (Jean Ziegler); Alain Ambeault espère que les paroles et les gestes de Mgr Christian Lépine sentent bon la terre d'ici.

Dans la section 2 (Dossiers), le texte de Joseph Moingt est d'une telle beauté, d'un tel élan, grandiose! « L'Église ne peut pas tenir une parole universelle si elle se contente de dire: revenez adorer Jésus-Christ dans nos églises. Si elle veut inviter les hommes vraiment au salut, eh bien, il

faut tenir un discours du sens. » Un discours inspiré de *Gaudium et Spes*. Le théologien précise : l'Église doit redevenir « un espace de vie et de liberté politiques. » Le Verbe de l'Évangile révèle le Dieu des peuples et non celui de l'Église et il vise l'humanisation de l'homme et de la femme.

Dans la section 3 (Spiritualité), Maurice Boutin, prof de théologie à McGill et membre du FAN de Montréal, nous propose une réflexion sur l'accueil et ses conditions essentielles : « C'est de bienveillance envers soi qu'il faut être capable pour accueillir les autres. » Et Félix Moser, pasteur dans l'Église réformée de France puis dans l'Église réformée évangélique neuchâteloise, a rédigé dans la revue *Chair et souffle* (2011) un texte magnifique portant sur la promesse : nous sommes entourés de promesses non tenues, de paroles en l'air, de langue de bois, de camouflages et de contrats déchirés; ce texte donne du souffle à ceux et celles qui désirent formuler des promesses et les tenir.

La section 4 (Vie du Réseau) nous présente d'abord un ensemble de 3 lettres : celle de madame Yolande Lavoie-Potter de Trois-Rivières qui qualifie le FAN de cette région de raciste, celle de François Gravel qui répond à madame Lavoie-Potter, et celle de Gilbert Bournival qui, dans sa réponse, souligne l'inspiration de Vatican II dans les souhaits du Forum Trois-Rivières/Nicolet. Cette section 4 nous présente aussi des propos de Mgr Schüller qui est à l'origine de l'Appel à la désobéissance de prêtres autrichiens et la lettre d'appui à cet appel acheminé par le Réseau des Forums André-Naud dans le cadre de son action commune. Cette section se termine par la lettre (en anglais et en français) envoyée à la CÉCC par le FAN de Montréal au sujet de Développement et Paix ainsi que la réponse du président de cet organisme.

Par le choix de ces textes, nous visons à souligner l'importance pour cette Église que nous aimons et qui est la nôtre de converser d'égal à égal avec notre Monde dans lequel des valeurs comme la solidarité, l'égalité, la démocratie, la fraternité, la nature, la dignité et la paix (plusieurs sont proches de l'Évangile) sont quotidiennement menacées. Converser pour être ensemble Église/Monde et confondre ces riches qui manipulent, divisent, détruisent, accaparent pour les leurs seulement l'humus humain en élaboration depuis des siècles.

Bonne lecture à chacune et chacun, et bienvenue à ceux et celles qui auraient le goût de nous faire parvenir un texte, une opinion, des commentaires.

Notes :

1. *Revue Présence*, numéro 159, p. 19
2. BELLET, Maurice, *Je ne suis pas venu apporter la paix*, Albin Michel 2009, p.75 et 98.
3. *Revue Présence*, numéro 159, p. 18.
4. GRAND'MAISON, Jacques, *Société laïque et christianisme*, Novalis 2010, p. 137.

A  
C  
T  
U  
A  
L  
I  
T  
É  
S

## SECTION 1

### ON A LES MOYENS

Gérard Laverdure

*FAN de Montréal*

Le PDG de la Chambre de Commerce de Montréal, Michel Leblanc, affirme solennellement que l'éducation est un investissement qui va rapporter gros. Que les étudiants investissent, ils auront plus de chance de se faire une place parmi les gagnants - entendre les plus riches de notre société. La course aux gagnants/winners est ouverte au Parc Jurassique. Avez-vous idée du nombre d'étudiants finissants qui s'endettent et ne trouvent pas d'emploi dans leur « domaine très payant »? Que chacun fasse sa juste part d'investissement dit notre PDG et autres chantres du néolibéralisme jusqu'au Ministre des finances. Mais que veut dire cette expression selon vous? Que tout le monde paie la même chose quels que soient ses revenus? Les riches font-ils leur part? Les échelles d'impôt ont été réduites à 3 depuis longtemps, les favorisant, eux qui bénéficient déjà de plein d'entourloupettes fiscales pour échapper à l'impôt. On nous déclare que le gouvernement n'a plus d'argent, qu'on vit au-dessus de nos moyens... Les hauts cadres des universités et autres institutions publiques comme la Caisse de Dépôt encaissent les augmentations de salaires et les primes de départ faramineuses avec une indécence insultante. Combien de gaspillage de fonds publics par l'UQAM dans l'Ilot Voyageur déjà? Aux dernières nouvelles 510 millions. Combien pour dépolluer les sites miniers aban-

onnés? Va-t-on prendre les leçons de morale d'un gouvernement qui gère le budget de l'État comme une passoire, gaspillant des milliards en dépassement de coûts et en contrat de faveurs aux amis du parti? Qui déroule le tapis rouge libéral aux minières et gazières, n'attend que des peanuts en redevances, les arrose de subventions, leur trace même une route de 350 \$ millions dans la toundra.

Vous êtes prêts à croire comme vérité absolue (dogme) tout ce que vous disent ceux qui carburent au profit et au patronage et n'ont que faire du bien commun et des citoyens? On ne peut servir l'argent comme un maître et avoir à cœur la justice et le bien commun des citoyens. Comme on ne peut penser la question des frais de scolarité dans un raisonnement grand comme un boîte téléphonique soit celui d'un investissement. L'accès universel et gratuit à l'éducation et aux services de santé est un projet de société beaucoup plus juste et humain que celui du chacun pour soi individualiste des libéraux qui déchire la solidarité sociale. On en a les moyens d'une société équitable!



### LETTRE AUX INDIGNÉS

Gérard Marier

*FAN de Trois-Rivières/Nicolet*

Commencé à Madrid, à la Puerta del Sol, au début de l'été, et repris à New York, au parc Zucotti, à la fin de l'été, avant de se répandre dans mille villes, votre mouvement n'est pas sans un certain lien avec un autre. Celui-ci s'est passé au Moyen Orient, on l'appelle le

printemps arabe... Le vôtre, en Occident, c'est l'été prolongé. L'histoire du Canada dira qu'en 2011, on est passé de l'été des Indiens à celui des indigènes.

Vous dressez des tentes, comme on fait l'été, pour créer des campings où des gens de tous âges, de toutes origines, de tous métiers, de toutes croyances se rassemblent en toute égalité pour se parler en toute simplicité et convivialité.

Vous dressez vos tentes dans des parcs et des jardins, en face des banques, actrices d'un système financier qui met à genoux les systèmes parlementaire, éducatif, hospitalier, immobilier... C'est le totalitarisme des lois du marché. Et les lois, comme dit Bismarck, c'est comme des saucisses : mieux vaut ne pas savoir comment c'est fait.

Or, le système financier, ce n'est pas une bicyclette qui se maintient en bougeant. Lui, c'est en ne bougeant pas qu'il tient. Sa gestion se fait par la congélation. Plus c'est dur, plus ça dure.

Votre été prolongé campe en face d'une institution en hibernation. Si les gens de la boîte vous voient, ils restent de glace car ils ne vous entendent pas. C'est autre chose pour le grand public qui n'est pas insensible à la source principale de votre indignation que vous formulez ainsi : nous sommes les 99 % de la population, une population manipulée, exploitée, ridiculisée, à l'avenir bouché.

Nous nous permettons de penser que votre mouvement a saveur d'Évangile parce que loin d'être le produit de la suffisance, il est, à l'inverse, celui du choix de moyens pauvres et pacifiques au service de la passion pour la dignité des humains.

Être hors des centres financiers et demeurer près d'eux : tel est votre problème qui se complique avec les maires, les neiges et les cortèges de celles-ci : des sans-abris aux multiples problèmes. Où

trouver un espace signifiant dans de telles conditions? Si nous pouvons vous prêter une assistance...



## **QUE VOS PAROLES ET VOS GESTES SENTENT BON LA TERRE D'ICI, MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE!**

Alain Ambeault, c.s.v.

La nouvelle est tombée hier matin : l'immense diocèse de Montréal a un nouveau pasteur, Monsieur Christian Lépine. Depuis quelques mois, il collaborait avec son prédécesseur, le Cardinal Jean-Claude Turcotte, comme évêque auxiliaire. De la lointaine Rome, la nomination nous est parvenue faisant ainsi taire toutes les spéculations qui allaient bon train depuis un certain temps déjà. La crainte qu'un non-francophone s'assoie sur la cathèdre montréalaise vient de s'éteindre. Dans l'univers catholique, nous ne connaissons pas de consultation élargie à l'ensemble des chrétiennes et des chrétiens, ce qui laisse libre cours à toutes les envolées possibles. En outre, ne connaissant pas les critères à partir desquels ces nominations se font, il faut alors se fier à ce que le Cardinal Ouellet, préfet de la Congrégation pour les évêques, disait récemment : *ce sont des théologiens et des apologistes qui sont appelés à l'épiscopat.* (Entrevue accordée à Gianni Cardinale pour " Avvenire " en décembre dernier)

Alors, Monsieur Lépine, je vous offre mes meilleurs vœux et vous souhaite le plus grand des courages dans vos nouvelles fonctions. Ma prière vous accompagne et j'ose espérer que votre espérance soit grande car les défis qui vous attendent sont énormes.

Vous êtes nommé Archevêque de Montréal. Il vous reste maintenant à développer un leadership, ou

un pastorat pour utiliser une terminologie plus religieuse, qui corresponde aux besoins de l'ensemble de l'Église que vous êtes appelé à servir. Cela ne vient toutefois pas automatiquement avec la nomination. Le leadership de l'évêque doit s'étendre à l'ensemble de la communauté chrétienne. Et comme vous le savez bien pour avoir été pasteur de paroisse, celle-ci n'est pas un bloc monolithique, mais un ensemble de tendances, de postures qui se réclament toutes du même Évangile, de la même tradition et de la même foi. Un leadership bienfaisant pour le grand diocèse de Montréal devrait donc se traduire par l'exigeant défi d'être le rassembleur de toutes ces tendances. Il vous faut garder constamment le dialogue ouvert, celui qui sait donner la parole pour que se recrée, dans notre église montréalaise, une atmosphère d'écoute mutuelle et de recherche commune de la volonté de Dieu; elle est le gage d'une communauté qui sait la Parole vivante et agissante. Vous n'êtes pas sans savoir qu'ici comme ailleurs s'est opéré un clivage entre les tenants des diverses tendances ecclésiales; de grâce, aidez-nous à nous rappeler qu'au-delà des positions d'un chacun, nous sommes des frères et sœurs qui ont le besoin l'un de l'autre.

Comme évêque, vous êtes appelé à être le gardien de la foi et le premier évangéliste. J'ose exprimer le souhait que vous remplissiez cette tâche avec les hommes et les femmes d'ici. Soyez d'abord le gardien de notre foi, celle qui naît ici, dans notre contexte, cette foi qui sait conjuguer la Bonne nouvelle de l'Évangile au questionnement qui marque la quête de bonheur des femmes et des hommes de Montréal. Cela, vous ne pouvez l'accomplir seul. Plus encore, votre responsabilité de faire de l'Église de Montréal une Église catholique, porteuse de la réalité universelle, ne sera réelle que si votre leadership est profondément enraciné dans les défis du peuple d'ici.

Fidèle au souhait du Cardinal Ouellet, soyez d'abord le théologien d'ici, l'apologète d'une foi qui sait sa force à la mesure de l'étendue de ses racines dans la réalité de vie qui est la nôtre.

Dans vos relations avec vos confrères évêques, avec le Pape et son entourage, portez haut la conviction qu'ici aussi l'Esprit parle et agit. Sachez être le promoteur de Dieu qui crée avec nous! Que votre solidarité avec vos sœurs et frères chrétiens de Montréal soit le marchepied essentiel à cette autre solidarité que vous êtes désormais appelé à développer avec vos frères dans l'épiscopat et avec les autorités vaticanes. Nous savons tous d'ores et déjà que le poids de la charge sera lourd et qu'avant d'avancer quelques réponses aux questions existentielles qui vous seront adressées, vous aurez à suggérer à toutes les parties le bienfaisant silence qui laisse la chance à l'Esprit de nous surprendre et de nous inspirer.

Votre ministère est essentiel; il est au cœur de la tradition catholique. Nous sommes plusieurs ici à souhaiter que le processus de nomination des évêques change pour laisser place à la parole des chrétiens et chrétiennes, ceux qui peuvent témoigner du nécessaire « sens commun » des fidèles. Soit, espérons que ce sera pour un avenir immédiat! Que vos premières paroles et vos gestes courageux aillent dans le sens de la création d'une nouvelle communion dans l'Église de Montréal, celle qui n'a pas peur des mots, celle qui sait que la Parole n'est signifiante qu'auprès d'hommes et de femmes dont la leur est d'abord reconnue.

Dans peu de temps, votre nom s'inscrira sur la liste des candidats au chapeau rouge. Montréal n'est-il pas un siège cardinalice? Nous savons tous que cela vous imposera une solidarité encore plus étroite avec la pensée romaine. Profitez du laps de temps qui vous éloigne encore de cette inscription au club sélect des électeurs papaux pour vous coiffer encore plus élégamment de l'humble mitre des

pasteurs que nous aimons parce qu'ils demeurent près de ce que nous sommes. Et de votre bâton pastoral, frappez fort notre terre; elle a tant à vous raconter de la « foi trempée » des gens qui ont construit ce pays! Sachez vous en inspirer et nous rappeler souvent cette belle et créatrice fidélité!

À l'instar d'un célèbre évêque haïtien (François Colimon), qui a marché toutes les routes de son diocèse, puissiez-vous avoir le courage de ce passage obligé à l'affermissement de votre pastorat. Faites-le comme un pèlerin, celui qui nourrit sa prière d'abord de ce qu'il voit et entend. Ainsi, lorsque votre pèlerinage se poursuivra à Rome, vous pourrez laisser sur les routes de la Ville éternelle quelques traces d'une terre qui, loin d'avoir perdu la foi, ose la fortifier à même les défis que son humanité lui pose.

Que vos paroles et vos gestes sentent bon la terre d'ici, monsieur l'Archevêque!



## LA THÉOLOGIE DU CORPS DE JEAN-PAUL II

Yolande Potvin  
Historienne et membre  
du FAN Nicolet/Trois-Rivières

Pour Jean-Paul II, la destinée de la femme est la maternité physique ou spirituelle. Et même s'il reconnaît que la femme peut s'engager dans une fonction publique, cela doit toujours être subordonné à sa vocation première de la maternité. Le théologien Patrick Snyder a repéré, au cours de son travail lié à une thèse de doctorat en théologie, l'affirmation de Jean-Paul II, à savoir<sup>1</sup> que la femme qui renonce à cette maternité (physique ou spirituelle) déforme par le fait même la personnalité féminine inscrite dans son corps. Imaginez si on

disait aux hommes qui renoncent à la paternité qu'ils déforment la personnalité masculine (physique ou spirituelle) inscrite dans leur corps! C'est une conceptualisation réductionniste et irrespectueuse.

Analyser les assises anthropologiques et théologiques sur lesquelles Jean-Paul II appuie ses affirmations sur la nature et le rôle de la femme a fait partie du travail lié à la thèse de doctorat en théologie de Patrick Snyder. Son travail me confirme que Jean-Paul II a adopté une position traditionaliste dans sa vision et sa représentation de la femme. Patrick Snyder a pu identifier que Jean-Paul II avait choisi de se référer à certains éléments bibliques, il aurait pu trouver dans le Nouveau Testament assez d'éléments pour reviser sa doctrine; P. Snyder a aussi constaté que sa conceptualisation sur la femme a été marquée par l'idéologie officielle de la Curie Romaine; sans oublier que les assises anthropologiques et théologiques sur lesquelles Jean-Paul II appuie ses affirmations sur la nature et le rôle de la femme s'accordent avec la théologie d'Augustin d'Hippone et de Thomas d'Aquin sur la femme, ce qui n'est pas peu dire. Jean-Paul II a démontré sa volonté de réaffirmer et de justifier toute la tradition de l'Église de Rome sur la conception de la nature et de la vocation de la femme. Dans sa conclusion, Patrick Snyder dit ce qui suit: "La lecture de type dogmatique de la Bible faite par Jean-Paul II est utilisée a posteriori pour appuyer et justifier sa conception de la nature et de la vocation de la femme."<sup>2</sup>

Je relève une des conséquences redoutables causées par cette idéologie à laquelle adhère aussi Benoît XVI. Le travail de Patrick Snyder l'a conduit à voir clairement que " le refus de Jean-Paul II d'ordonner les femmes s'inscrit dans sa conception de la finalité corporelle de la femme. Selon le pontife, la vocation première des femmes à la maternité les rend inaptes à l'ordination<sup>3</sup> ". Cette affirmation va tout à fait dans le sens de la théologie de la femme



d'Augustin d'Hippone et de Thomas d'Aquin. Pour eux aussi, le rôle premier de la femme était de se vouer à la génération. Pour Thomas d'Aquin, " le sexe féminin ne pourrait signifier, à cause de son sexe, la supériorité du rang que donne l'ordination sacerdotale, car la femme est en état de sujétion. Elle ne peut recevoir le sacrement de l'ordre<sup>4</sup> ". Ceux qui connaissent le discours d'Augustin d'Hippone et de Thomas d'Aquin sur la femme savent que pour ces penseurs, la femme a été créée pour être l'auxiliaire de l'homme (l'aider, le servir) et qu'elle doit se vouer à la génération. La femme naît femme parce que lors de la grossesse (croyance à l'époque romaine d'Augustin) une imperfection s'est produite. Alors, voyons donc! Pour tous ceux qui adoptent un discours machiste – parce qu'il s'agit vraiment d'un discours machiste – l'infériorité de la femme justifie telle définition et tel traitement.

Notes :

1. Voir p. 31. *La femme selon Jean-Paul II*, Patrick Snyder, Éditions Fidès, 1999, 257 pages.
2. *Ibid*, p. 227.
3. *Ibid* p. 222.
4. *Ibid*, p. 200.



**LA VOIE DU RENOUVEAU  
DANS L'EGLISE  
ET L'ORDINATION SACERDOTALE  
RÉSERVÉE AUX HOMMES**

ROME, jeudi 5 avril 2012 ([ZENIT.org](http://ZENIT.org)) – Benoît XVI rappelle que l'ordination sacerdotale ne peut être conférée qu'à des hommes. Ce qui est en jeu c'est l'obéissance au Christ lui-même, mieux l'imitation du Christ dans son obéissance. Il indique aussi la voie du renouveau dans l'Église.

Dans son homélie de la messe chrismale, ce jeudi matin, 5 avril, en la basilique vaticane, le pape a fait allusion à une invitation à la désobéissance lancée par un groupe de quelque 300 prêtres en Autriche, en septembre 2011. Il s'est interrogé : est-ce là une façon efficace de stimuler le renouveau dans l'Église?

Et comme l'acte de désobéissance suggéré par ce groupe est l'ordination sacerdotale de femmes; Benoît XVI a suggéré, tout en admettant la sincérité de leur désir de renouveau, que le vrai renouveau de l'Église s'atteint autrement. Il a donné en exemple le Christ lui-même, des saints, des fondateurs de réalités ecclésiales actuelles dynamiques.

Benoît XVI précise que « cette désobéissance, qui devrait aller jusqu'à ignorer des décisions définitives du Magistère », notamment sur la question de l'Ordination des femmes.

À ce propos, a-t-il déclaré, la réponse de Jean-Paul II a été définitive : « Le bienheureux Pape Jean-Paul II a déclaré de manière irrévocable que l'Église, à cet égard, n'a reçu aucune autorisation de la part du Seigneur ».

Et de s'interroger : « La désobéissance est-elle un chemin de renouveau de l'Église? Nous voulons croire les auteurs de cet appel, quand ils affirment être mus par la sollicitude pour l'Église, être convaincus que l'on doit affronter la lenteur des Institutions par des moyens drastiques pour ouvrir des chemins nouveaux – pour ramener l'Église à la hauteur de l'aujourd'hui. Mais la désobéissance est-elle vraiment un chemin? Peut-on percevoir en cela quelque chose de la configuration au Christ, qui est la condition nécessaire d'un vrai renouveau, ou non pas plutôt seulement l'élan désespéré pour faire quelque chose, pour transformer l'Église selon nos idées et nos désirs? »

Mais il fait observer en même temps que le Christ a lui-même « corrigé les traditions humaines qui menaçaient d'étouffer la parole et la volonté de Dieu » et ceci « pour réveiller de nouveau l'obéissance à la vraie volonté de Dieu, à sa parole toujours valable ».

Obéissance à la bonté de Dieu ou arbitraire : c'est l'alternative que discerne le pape : « La vraie obéissance lui tenait justement à cœur, contre l'arbitraire de l'homme. Et n'oublions pas qu'il était le Fils, avec l'autorité et la responsabilité singulières de révéler l'authentique volonté de Dieu, pour ouvrir ainsi la route de la parole de Dieu vers le monde des gentils ».

Comme il l'a fait ensuite lors de la messe in Cena Domini, Benoît XVI souligne l'obéissance du Fils, sa confiance dans le Père céleste : « Et enfin, il a concrétisé son envoi par son obéissance et son humilité jusqu'à la Croix, rendant ainsi sa mission crédible. Non pas ma volonté mais la tienne : c'est cette parole qui révèle le Fils, son humilité et en même temps sa divinité, et qui nous indique la route ».

Mais le pape va au-devant des objections : « Est-ce que par de telles considérations on en défend pas, en fait, l'immobilisme, le raidissement de la tradition? »

Il répond par l'exemple des artisans de renouveau dans l'Eglise : « Non. Celui qui regarde l'histoire de l'époque postconciliaire, peut reconnaître la dynamique du vrai renouveau, qui a souvent pris des formes inattendues dans des mouvements pleins de vie et qui rendent presque tangibles la vivacité inépuisable de la sainte Église, la présence et l'action efficace du Saint Esprit ».

« Et si nous regardons les personnes, dont a jailli et jaillit la fraîcheur de ces fleuves de vie, nous voyons aussi que pour une nouvelle fécondité on

a besoin d'être comblés de la joie de la foi, de la radicalité de l'obéissance, de la dynamique de l'espérance et de la force de l'amour », fait observer le pape.

Source:

[Http://www.zenit.org/article-30557?l=french](http://www.zenit.org/article-30557?l=french)



## JEAN ZIEGLER POURFEND LES AFFAMEURS

*L'ancien rapporteur spécial de l'ONU parle de son dernier «livre de combat»*



*Photo : Annik MH De Carufel - Le Devoir*

Claude Lévesque

3 avril 2012 - Actualités internationales

Le Devoir.com, Libre de penser

Jeudi 5 avril 2012

« Aujourd'hui, un enfant qui meurt de faim est un enfant assassiné », affirme Jean Ziegler.

Jean Ziegler présente son dernier essai comme un « récit » et un « bilan » des neuf années (2000 à 2008) passées en qualité de rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation. Il le décrit aussi comme un « livre de combat ». On est tenté de dire « un autre? », car, depuis la publication en 1976 d'Une Suisse au-dessus de tout soupçon, M. Ziegler dénonce divers pouvoirs, surtout financiers, avec une vigueur qui lui a déjà valu neuf procès en diffamation, tous perdus.

Dans *Destruction massive : géopolitique de la faim* (Seuil, 2012), Jean Ziegler a des mots très durs à l'endroit des « malfaiteurs » qu'il tient responsables de la sous-alimentation dont souffrent encore et toujours un milliard d'êtres humains, alors que les derniers rapports de la FAO affirment que l'agriculture mondiale pourrait nourrir normalement 12 milliards de personnes.

« Aujourd'hui, au début du millénaire, il n'y a aucune fatalité, il n'y a aucun manque objectif. Cela existait il y a deux cents ans, quand les gens émigraient de Bretagne pour échapper à la misère. Mais aujourd'hui, un enfant qui meurt de faim est un enfant assassiné », lance-t-il en entrevue. Or des enfants qui meurent de faim, il y en aurait un toutes les cinq secondes, selon les statistiques très officielles citées par M. Ziegler.

L'universitaire, politicien et polémiste se dit libéré de son devoir de réserve depuis qu'il a quitté ses fonctions de rapporteur spécial. Comme il est actuellement vice-président du comité consultatif du Conseil des droits de l'homme, il demeure toutefois couvert par l'immunité de l'ONU, donc à l'abri de nouveaux procès...

La faim est de « très loin » la cause principale des décès sur la planète, poursuit Jean Ziegler, ajoutant que « ce massacre quotidien se fait au vu et au su de tous, dans une normalité glacée ». Il voit même dans le manque d'accès à la nourriture « le scandale de notre temps ».

Dans son ouvrage, l'ancien député fédéral suisse attribue à cinq causes la triste situation alimentaire dans le monde: spéculation sur les aliments de base; production de biocarburants; dumping de produits agricoles subventionnés; endettement des pays pauvres; achats et locations à long terme de terres arables africaines, sud-américaines et sud-asiatiques par des fonds souverains et des sociétés transnationales.

## Spéculateurs coupables

« La pire de ces causes, et en même temps la plus absurde, c'est la spéculation boursière sur les aliments de base, soutient Jean Ziegler. En 2008 et 2009, les prédateurs, les hedge funds [qui] ont détruit 85 000 milliards de valeur patrimoniale [...], ont migré vers les bourses des matières premières et, notamment, vers les Bourses des matières premières agricoles ».

« Tout à fait légalement, avec des instruments boursiers, ils ont réalisé des profits astronomiques, ce qui a fait exploser les prix des aliments de base tels que le maïs, le riz et le blé, qui couvrent 75 % de la consommation mondiale », poursuit-il. Et ce qui a fait que, dans les bidonvilles du monde, les femmes ne peuvent plus acheter suffisamment de nourriture, et que des centaines de millions d'êtres humains de plus sont jetés dans l'abîme de la sous-alimentation. »

Selon lui, les spéculateurs sont une deuxième fois responsables du « meurtre collectif » parce que le Programme alimentaire mondial (le PAM, responsable de l'aide humanitaire d'urgence) a perdu presque la moitié de son budget quand les pays industriels ont réduit leur contribution, préférant renflouer leurs banques, et une troisième fois parce que ce même PAM doit maintenant acheter ses denrées « à des prix exorbitants ».

Résultat, selon M. Ziegler : « Le PAM refuse tous les matins des centaines de personnes parmi celles qui se présentent devant les camps et les centres de distribution de nourriture dans la Corne de l'Afrique et au Sahel. »

« Les spéculateurs sur les aliments devraient être traduits devant un tribunal de Nuremberg pour crime contre l'humanité », lance l'ancien rapporteur spécial, pour qui seule une mobilisation populaire permettrait de faire interdire cette forme de

spéculation. « Dieu n'a pas d'autres mains que les nôtres », dit-il en citant Georges Bernanos.

### Un droit de vie ou de mort

« On connaît les raisons du meurtre collectif, on connaît les victimes, qui ne sont séparées de nous que par le hasard de la naissance, et on connaît les malfaiteurs, soit les hedge funds et les dix sociétés transcontinentales privées qui contrôlent 85 % du commerce des aliments dans le monde. Cette oligarchie décide chaque jour, en fixant les prix, qui va vivre et qui va mourir », poursuit Jean Ziegler.

« Il faut désendetter les pays les plus pauvres pour qu'ils puissent investir dans l'agriculture vivrière », ajoute-t-il après avoir critiqué l'acquisition par des intérêts étrangers d'immenses terres dans ces pays.

Dans son dernier ouvrage, Jean Ziegler avoue avoir à l'occasion « trahi l'attente des gens ». « Je vous donne un exemple : au Guatemala, où moins de 3 % de la population possède plus de 60 % des terres arables, je suis allé dans la sierra où se sont réfugiés les Indiens mayas chassés de leurs terres. Tout à coup, j'ai vu l'espérance s'allumer dans leurs yeux. Pour la première fois, ils voyaient un Blanc qui les écoutait, raconte-t-il. Au moment où je voyais cette espérance s'allumer, je savais déjà parfaitement ce qui allait se passer à l'Assemblée générale des Nations unies. Ma première recommandation concernait évidemment la réforme agraire. L'ambassadeur américain (et l'ambassadeur canadien aussi, je regrette de le dire) me sont tombés dessus en disant qu'il s'agissait d'une intervention intolérable dans le marché. »

M. Ziegler prononcera des conférences demain à la Faculté de droit de l'université Laval, et jeudi au Coeur des Sciences de l'Université du Québec à Montréal, à l'invitation de la Coalition pour la sou-

veraineté alimentaire, un regroupement de 80 organisations syndicales et professionnelles québécoises.



## SECTION 2

## L'HUMANISME ÉVANGÉLIQUE

Joseph Moingt

Paris – 27 mars 2011

Publié le 13 juillet 2011 par Lucette Bottinelli

*Le texte ci-après est le compte rendu de la conférence du Père Joseph Moingt prononcée le 27 mars 2011, lors de la Rencontre de la Communauté Chrétienne dans la Cité (CCC).*

Ma communauté de base s'appelle *La Compagnie de Jésus*, très caractéristique, vœux d'obéissance spéciale à la personne du souverain pontife. Alors, comment avoir une parole libre avec cette attache ? C'est un problème, c'est mon problème.

Me retrouver parmi vous, je me demande si ça me rajeunit ou si ça me vieillit.

Cela me ramène au moins 30 ans en arrière, quand j'ai fréquenté, à plusieurs reprises la communauté de la CCC avec les chers frères maristes, Pierre Gambet...

J'ai eu d'autres attaches, avec la paroisse Ste Mathilde de Châtenay-Malabry, pendant 12 ans; une paroisse de Poissy pendant 3 ans; - un groupe paroissial de Sarcelles, pendant 3 ans.

Autre spécialité : je suis abonné à « Parvis », à « Golias », à « Jésus » et autres revues malfamées.

Je ne voudrais pas vous faire une conférence en bonne et due forme, mais vous proposer 3 pistes de réflexions.

On m'a demandé de vous parler autour de l'humanisme évangélique. J'avais fait, voici quelques années, un article dans la revue « *Études* » qui avait ce titre-là. Quels hommes l'Évangile nous invite-t-il à devenir? Est-ce cela l'humanisme évangélique? Oui, c'est cela. Et quelles communautés mettre en place pour y parvenir? De quels types de communautés avons-nous besoin aujourd'hui pour nous humaniser?

Je n'entrerai pas, je pense, dans des considérations ou dans des conseils très pratiques, très concrets. Je vous laisserai le soin de tirer vous-mêmes les conclusions des réflexions que je vais vous faire.

Mais il s'agit bien de se rendre plus humains, de nous aider à avancer sur notre chemin d'humanité et que cela nous soutienne dans l'approfondissement de notre foi.

Quel rapport y a-t-il entre notre appartenance à la foi chrétienne, notre volonté d'être chrétien et cette démarche d'humanité, d'humanisation, de devenir davantage homme? C'est cela qui sera au cœur des réflexions que je vais vous proposer.

Je vais donc vous proposer 3 pistes de réflexions, réflexions que vous pourrez mener par la suite.

Une première sera de réfléchir à l'avenir du christianisme, à son présent même, à partir de ce qui se passe, en ce moment, sur la scène internationale, je veux dire à partir des révolutions arabes. Et ceci, pour nous conduire à une conception du christianisme

qui serait davantage orientée vers l'éthique évangélique que vers le christianisme comme religion et pratique religieuse – éthique plutôt que religion.

Je voudrais ensuite vous proposer une seconde piste de réflexion sur la vie du chrétien en Église actuellement, et cela à partir de l'idée d'un vieux philosophe grec, l'idée d'Aristote, que l'homme est un animal politique et ceci pour réfléchir à notre citoyenneté chrétienne, et sur nos droits politiques en Église et donc pour inviter à construire la vie en Église comme un espace de parole, plutôt que comme un espace rituel. Je n'ai peut-être pas à faire beaucoup d'effort pour vous inviter à cela.

Et enfin une 3<sup>e</sup> piste de réflexion sur l'annonce de l'Évangile. Comment annoncer l'Évangile aujourd'hui, à partir de l'invitation de Vatican II dans *Gaudium et spes* : « *C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, c'est la société humaine qu'il faut renouveler* ». Et alors ceci pour nous inviter à comprendre l'Évangile, l'Évangile en tant qu'annonce, l'Évangile dans son étymologie de « bonne nouvelle », pour comprendre l'Évangile et l'annoncer en terme de sens plutôt que de salut, de salut éternel.

Voilà les 3 pistes de réflexions que je voudrais vous proposer.

### **1<sup>re</sup> piste de réflexion : l'avenir du christianisme comme éthique évangélique**

Il y aura 4 points.

- *Les révolutions du monde arabe. Quelles réflexions cela nous inspire?*
- *Et nous comparerons ce qui se passe dans le monde arabe avec ce qui s'est passé et qui se passe de nos jours dans le monde occidental, dit chrétien;*
- *Quel avenir du christianisme sous l'horizon du retrait de la religion?*

- *En conclusion : le christianisme comme éthique plutôt que comme religion.*

*Qu'est-ce qui se passe dans le monde arabe? Comment peut-on l'interpréter?*

Il y a beaucoup d'interprétations qui sont données, en ce moment, dans les journaux. C'est la révolte d'une jeunesse étudiante éclairée. C'est la révolte des classes moyennes qui voudraient accéder au pouvoir. C'est la révolte des pauvres due à la paupérisation du peuple tandis que les gouvernants se remplissent les poches. Oui, c'est tout cela.

Pour moi, ce que je vois dans ces révolutions arabes, c'est la désagrégation d'un espace social qui avait été cimenté par la religion. Je ne dis pas que c'est la destruction de la religion islamique. Non, pas du tout. Tout le monde sait qu'il doit y avoir des groupes islamistes en embuscade qui vont chercher à profiter de cette révolution arabe. Mais je vois d'abord que c'est l'espace social qui avait été, et qui est encore, cimenté par la loi religieuse par la charia, par la loi coranique, qui se décompose, qui se déconstruit.

On a beaucoup évoqué une invasion de l'esprit des Lumières due à la modernité occidentale, c'est sûr. Il n'y a plus de frontières complètement opaques entre les pays maintenant. Et l'esprit du monde occidental envahit en ce moment le monde arabe. Or qu'est-ce que c'est que le monde occidental? C'est un monde qui est sorti de la religion. C'est quelque chose comme cela qui se passe dans le monde arabe.

En France, comme en Europe en général, la modernité a été expliquée comme une victoire du rationalisme sur l'esprit religieux. Ce n'est pas cela exactement que je veux dire. Je pense que ces révolutions arabes sont menées par des gens qui se disent et qui sont certainement d'authentiques croyants islamiques.

Donc je ne prétends pas que les révolutions arabes sont une lutte contre la religion islamique mais je veux dire qu'elles sont en train de détruire une culture de société qui a été façonnée par plusieurs siècles d'islamisme, sept ou huit siècles. Et donc, ce qui s'écroule, c'est la société archaïque, la société patriarcale dont la religion était le lien social. Ce que nous voyons à cet égard se produire dans le monde arabe et qui éclaire peut-être ce qui se passe dans le monde occidental, c'est que la société n'a plus besoin de la religion comme lien fédérateur, comme lien associatif. Toutes les sociétés sont construites sur l'union du religieux et de la politique dans le monde archaïque. Et je crois que c'est ce monde-là qui est en train de s'écrouler, qui s'est écroulé plus tôt dans le monde occidental, qui a commencé à s'écrouler depuis le début du 18<sup>e</sup> siècle, encore que cela n'est devenu peut-être évident que beaucoup plus tard vers la fin du 19<sup>e</sup> et surtout au 20<sup>e</sup>. Mais c'est un phénomène mondial.

Vous avez sans doute entendu, quand on disait que le christianisme s'écroulait en occident, nos évêques se consolent en disant « *oui, mais voyez en Afrique, en Asie, il n'a jamais été plus prospère* ». En Afrique, en Asie, qu'en est-il? Qu'en sera-t-il?

Donc révolution des classes moyennes, des classes éduquées, éclairées; oui, d'accord, mais justement, des classes ayant entretenu un certain esprit rationaliste entre elles, en elles-mêmes, qui n'admettent plus un pouvoir théocratique, qui n'admettent plus que tous les compartiments de la vie familiale, de la vie sociale, de la vie politique soient dominés par un pouvoir théocratique. Et donc des sociétés qui affranchissent leur vie, des gens qui veulent affranchir leur vie familiale, leur vie conjugale, leur vie sexuelle, leur vie privée, leur vie culturelle etc... qui veulent l'affranchir de la coutume, la coutume qui s'est imposée à force, au nom de la religion et à travers des siècles de pression religieuse.

Donc ce qui se passe, en ce moment dans le monde arabe, me paraît vérifier la thèse de Marcel Gauchet, que vous connaissez bien, la thèse du retrait de la religion et nous permet de mieux voir qu'il y a là un phénomène mondial auquel aucune religion n'échappera.

J'ai un de mes amis jésuite, qui vit à Taiwan et surtout en Chine continentale, qui a publié récemment un livre intitulé « *L'empire sans milieu* » et sous-titré « *Essai sur le retrait de la religion en Chine.* ». Phénomène mondial.

*2<sup>e</sup> point : Comparer cela avec ce qui s'est passé et se passe en Europe*

Quand on raisonne uniquement sous l'horizon français, on peut avoir l'impression que le mouvement des Lumières a été un mouvement anti-religieux parce que les Lumières françaises, avec Voltaire etc..., a été, de fait, un mouvement assez anti-religieux et anti-chrétien. Mais le mouvement des Lumières ne s'est pas confiné uniquement en France. C'était un mouvement européen. Et les Lumières anglaises, les Lumières autrichiennes, les Lumières germaniques, les Lumières italiennes, n'ont pas du tout été marquées par un aspect anti-religieux, anti-chrétien.

Mais qu'est-ce qui s'est passé dans ce phénomène des Lumières? C'est que la société a voulu se dégager des tutelles religieuses. Tutelles religieuses qui s'exerçaient soit directement, par le fait des autorités religieuses, des évêques, du pape, mais soit aussi sous la forme des lois et des coutumes.

Pensez que, encore au début au 20<sup>e</sup> siècle, l'adultère était condamné par la loi en France. Or cette condamnation de l'adultère vient évidemment de la loi religieuse et nous voyons actuellement toutes les conquêtes des droits qui se font contre des restes de lois religieuses qui ont imprégné la société, imprégné les

coutumes. La société est toujours menée par les coutumes.

Qu'est-ce que c'est que l'on a appelé tantôt phénomène de sécularisation, tantôt de laïcisation, c'est que la religion sort de l'espace public, elle est reléguée dans l'espace privé. Et l'espace public est celui de la raison commune, donc de plus en plus régi par la loi civile, mais la loi civile interprétée comme l'expression de la volonté commune, une volonté générale. C'est cela qui est la démocratie.

Un historien français du 17<sup>e</sup> siècle, Jacques Lebrun a vu que les Lumières ont été la sécularisation des valeurs chrétiennes, les valeurs chrétiennes devenues un bien culturel, un bien commun, un bien déconfectionné. Il a fait, par exemple des études très remarquables pour montrer comment la mystique chrétienne du pur amour de Dieu, comment elle avait influencé l'éthique kantienne tout à fait rationaliste, l'éthique kantienne du vouloir pur. L'amour pur est devenu l'éthique du vouloir pur. Donc une sécularisation d'une idée maîtresse de la spiritualité chrétienne. Kant était un grand lecteur de Fénelon. Il avait toutes les œuvres de Fénelon dans sa bibliothèque personnelle.

Alors, qu'est-ce qui attend le christianisme sous l'horizon de la sécularisation?

On peut dire un effondrement de la foi lorsque la foi n'est que l'assentiment aux pratiques et aux croyances communes à une société, quand la foi n'est que cela : adhésion à un système de pratiques et de croyances de la société dans laquelle on vit. Alors, quand s'écroule le lien religieux, la tradition religieuse de cette société, la foi personnelle s'en va, parce qu'elle n'est que croyance, elle n'est qu'assentiment à des croyances communes. Et cela est surtout le cas quand des chrétiens, des individus croyants, convaincus, ont du se libérer des autorités religieuses pour conquérir une liberté de pensée et de parole. Et cela aussi, le fait d'avoir

du lutter contre des autorités religieuses, contribue aussi à détacher les chrétiens de l'Église et aussi peut contribuer à les détacher de la foi qu'ils avaient confessée.

Alors, l'Église actuelle, mise sur la re-sacralisation de la vie en Église, sur la restauration des traditions. On en a eu des échos tout à l'heure dans la présentation des groupes. Ce sont des plaintes qu'on entend un peu partout quand on se promène. Un clergé nouveau, un clergé rajeuni et qui est devenu beaucoup plus traditionaliste et légaliste que le clergé que vous avez connu.

On parlait de Jacques Noyer qui avait une certaine indépendance. Il m'avait été envoyé, par la Commission doctrinale de l'épiscopat pour s'enquérir de ma doctrine et je me rappelle que Jacques Noyer m'avait dit qu'il avait récemment vu le pape, Jean Paul II ou Paul VI à ce moment-là. Et le pape lui avait dit, je sais bien qu'après moi, il faudra bien ordonner des hommes mariés, mais tant que je vivrai, je maintiendrai le dépôt. Quelle liberté s'exprime dans cette foi-là? A vous de le chercher.

Donc l'Église actuelle mise sur une re-sacralisation, sur une restauration. À quoi cela peut-il aboutir? À une reconquête? Non, elle cherche à se donner plus de visibilité. Il y a eu hier une grande manifestation du « parvis des gentils » qui n'est pas comparable au journal « Parvis », mais qui a eu lieu à l'Unesco, avec grandes illuminations de Notre Dame, paraît-il. L'Église cherche à se donner plus de visibilité. Il est très possible que les pouvoirs publics accèdent à sa demande, pour des raisons politiques. Mais est-ce que nous pouvons espérer que cela redonnera la foi à ceux qui l'ont perdue. A mon avis, cela n'aboutira qu'à une Église sectaire, qui se coupera de plus en plus du monde sécularisé et donc, on va nettement vers un christianisme minoritaire.



3<sup>e</sup> point : *Quel peut être l'avenir du christianisme sous l'horizon de retrait de la religion?*

Je viens de parler d'un christianisme devenu minoritaire mais il faudrait peut-être que je corrige l'expression et que je parle davantage d'une Église minoritaire, parce qu'en fait, le christianisme, s'est répandu en dehors de l'Église. Le christianisme déborde de l'Église. Voilà un phénomène dont il faut se rendre compte. J'avais lu récemment les chroniques de Touraine, le sociologue bien connu, qui n'est pas spécialement chrétien et qui s'interrogeait sur l'avenir de la société et il constatait que dans notre société dominée par le libéralisme économique, on perdait des valeurs de solidarité, des valeurs de fraternité, toutes les valeurs qui avaient formé la société française et qui venaient d'où? Il rappelait la devise de la République « liberté, égalité, fraternité », ce sont des idées qui venaient du christianisme, mais qui avaient mûri en dehors de l'Église où les autorités religieuses ne leur avaient pas donné droit de cité. Mais liberté, égalité, fraternité, solidarité, appelez-les comme vous voulez, sont des idées chrétiennes, des idées évangéliques. Mais c'est un christianisme hors religion.

Je pense qu'il y a là un patrimoine des valeurs. Ce ne sont pas des idées chrétiennes qui se sont répandues, propres à la foi chrétienne, en tant que telle, mais des valeurs chrétiennes. Des valeurs portées par le christianisme. Et *Gaudium et Spes*, précisément, a tenu à les saluer. J'en reparlerai dans la 3<sup>e</sup> piste de réflexion. Il y a donc là, dans ces valeurs, appelez-les républicaines, si vous ne voulez pas les appeler chrétiennes, cela ne me gêne pas, mais dans lesquelles, nous chrétiens, nous devons reconnaître l'esprit de l'Évangile.

Il y a là un patrimoine du christianisme, et, pour moi, il est devenu de plus en plus clair que la tradition chrétienne s'est répandue par deux voies. Par une voie ecclésiale, mais aussi par une voie philosophique. Il y a une tradition philosophique. Il

y a un patrimoine, dont les chrétiens ne doivent pas se détourner, qu'ils ne doivent pas laisser dépérir. Et donc l'évangélisation doit être, non pas une reconquête de l'espace public, mais l'entretien de ces valeurs chrétiennes dans le monde sécularisé. En les laissant telles qu'elles sont devenues : communes, sécularisées. Il ne s'agit pas de les ramener dans l'enceinte de l'Église ou de vouloir leur faire porter à nouveau notre foi chrétienne. Mais nous les considérons comme des fruits du christianisme, des fruits que le christianisme a porté hors de l'Église, qui n'a pas su acclimater ces fruits en elle-même, et donc nous avons à les entretenir par la conversation avec ce monde. Une évangélisation, non, pas de reconquête mais de conversation, d'entretien où nous acceptons que nos paroles de croyants chrétiens se perdent dans les sables d'un monde sécularisé pour y entretenir ces valeurs dans lesquelles, nous chrétiens, nous reconnaissons l'Esprit de l'Évangile.

Nous n'avons pas besoin pour autant de nous en prévaloir et de dire cela vient de nous. Non, mais nous avons à nous préoccuper de les vitaliser, et pourquoi? Parce qu'elles sont en très grand danger. La déshumanisation pointe partout. Nous la remarquons partout. Quand nous voyons se désagréger l'État social, ce que nous appelons l'État providence, – et malheureusement, on en parle maintenant pour s'en moquer – nous voyons que ce sont des valeurs chrétiennes qui sont en train de s'émietter, de se désagréger quand elles ne sont pas ouvertement combattues parce qu'elles empêchent ceux qui sont riches de devenir plus riches encore. Donc, il faut entretenir ces valeurs et c'est là la grande responsabilité des chrétiens, qui je crois ne doivent pas confiner leur esprit chrétien à faire vivre l'Église, mais à faire vivre ces valeurs évangéliques qui sont dans le monde sécularisé et qui sont menacées. Alors, pour cela, le problème pour nous-mêmes, chrétiens, c'est de garder la foi, puisque ces valeurs viennent de l'Évangile, elles viennent de la parole de Jésus. Et quand nous

regardons l'Évangile, nous n'y trouvons pas beaucoup de religion, peut-être même n'y trouvons-nous aucune religion. Nous reconnaissons bien sûr l'institution de l'Eucharistie dans le dernier repas de Jésus qui est un repas d'amitié. Et le baptême, qui était une pratique courante, mais qui était très mal vu par les autorités religieuses de l'époque, car pourquoi aller chercher la purification dans les eaux du Jourdain, alors qu'il y a un temple qui est fait exprès pour ça?

Donc il n'y a pas de religion, il n'y a pas de code religieux dans l'Évangile, il n'y a pas de religion, il y a de la foi, une foi en Dieu qui passe par la foi de Jésus en Dieu.

Une foi qui n'est pas faite d'énoncés dogmatiques, il n'y a aucun énoncé dogmatique dans l'Évangile, mais une foi qui est orientée vers une pratique humaniste.

Quelle peut être notre recherche de foi à l'intérieur de l'Église? Redécouvrir à quel point Jésus a humanisé Dieu. Nous dirons que le salut est dans l'humanisation de l'homme. C'est Jésus qui en a donné l'élan en humanisant Dieu, en nous apprenant à regarder Dieu comme le Père commun de tous les hommes, en nous apprenant à honorer Dieu, non en allant dans le temple; jamais il n'a entraîné ses disciples au temple dans des pratiques religieuses, en tout cas, l'évangile n'en parle pas. Mais il nous a invité à honorer Dieu par le pardon des offenses, par l'amour des ennemis.

Voyez : Mt 5, 41-48, Mt 6, 14-15, le Pater, le Notre Père, la première lettre de Jean 4, 8-21, où il nous dit que quelqu'un qui prétend aimer Dieu et qui n'aime pas son prochain est un menteur.

Aimer Dieu, c'est aimer son prochain, c'est le critère même de l'amour de Dieu. C'est en ce sens que Jésus a dit que le second commandement, l'amour du prochain, était égal au premier.

L'amour de Dieu, dans le christianisme, passe par l'amour des autres. Il n'est pas cantonné dans le temple. Il n'est pas cantonné dans les honneurs que nous rendons à Dieu dans les églises. Il passe par l'amour des autres. Il a sa source dans la révélation de Dieu comme Père, Père universel, pas Père simplement des croyants, pas Père d'un peuple particulier, Père universel. Et Jésus nous l'a montré en fréquentant les pécheurs, en disant qu'il était envoyé aux pécheurs et aussi en poussant des pointes en direction du monde païen dans lequel son Église allait se développer.

### *Conclusion*

D'où j'arrive à cette conclusion – il y aurait beaucoup à développer, mais c'est vous qui le ferez ensuite – comprendre le christianisme comme éthique plutôt que comme religion.

Que veux dire ce « plutôt que »? Je ne veux pas dire « au lieu de », je ne veux pas dire remplacer la religion par l'éthique, par la morale, d'autant plus que j'emploie le mot éthique plutôt que le mot morale.

Vous avez un seul commentaire de la loi dans Mt, c'est le seul endroit dans les Évangiles où il est question de la loi. Jésus n'était pas un moraliste. Mais je dis éthique, c'est un code de mœurs qu'il nous a donné, une invitation à inventer nous-mêmes une morale qui serait guidée par l'idée de la réconciliation, du pardon, de la fraternité, de la solidarité avec tous les autres.

Donc, je ne veux pas dire non plus qu'il faudrait réduire le rite au minimum, se contenter, par exemple, d'aller à la messe le jour de Pâques. Ce n'est pas sur ce plan quantitatif que je dis « plutôt que », mais je veux dire comprendre que le religieux chrétien, lui-même, ne fait pas abstraction de la relation à l'autre, jamais, même quand nous sommes dans des pratiques religieuses, à l'intérieur

d'une église. Ce religieux-là, où l'on s'adresse à Dieu par le Christ, ne fait pas abstraction de notre lien aux autres.

Et ceci donc d'abord, parce que, l'Évangile n'est pas un code de pratique religieuse, il n'y en a pas. Mais il abonde en préceptes de justice et de charité.

Par exemple, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tu lui tends la joue gauche. On peut rire de ce précepte et on peut réagir contre, mais il est extrêmement inspirant, inspirant de la conduite. Comment va-t-on se comporter avec quelqu'un qui nous insulte. Jésus va nous inviter à aller au-devant de lui. Ça, ce n'est pas de la morale. C'est une éthique, une éthique de justice, de charité, etc. Et donc constamment l'Évangile nous invite à nous interroger sur notre comportement avec autrui. Est-ce que nous le traitons vraiment en frère, constamment ? Et que pouvons-nous faire pour aider notre prochain ?

Quand on voit le précepte que nous donne St Paul dans l'épître aux Philippiens au chapitre 2, il nous invite à imiter l'abaissement de Jésus. Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? Se soumettre les uns aux autres. Qu'est-ce que ça veut dire ? Se mettre au-dessous des autres pour les élever. Les élever même au-dessus de soi-même. Les aider à croître en humanité. Les aider à devenir davantage homme. Cela, c'est une éthique, une éthique d'aider l'autre à croître, à s'élever, une éthique qui a sa source dans l'abaissement de Jésus jusqu'à la mort sur une croix, où il s'est mis au rang des esclaves, puisque la croix était le châtement des esclaves.

Je dirais une 2<sup>e</sup> illustration de cette éthique évangélique. Il faudrait comprendre que le rite chrétien sacralise avant tout la relation aux autres ; parce que l'espace sacré n'est pas le temple matériel. L'espace sacré, nous le lisons, notamment dans

St Paul, c'est notre corps, notre corps individuel et c'est le corps social que nous formons les uns avec les autres.

L'espace sacré, c'est celui que Paul appelle le corps du Christ et qu'est-ce que le corps du Christ ? Eh bien, c'est l'ensemble des chrétiens qui s'unissent les uns les autres, en vue de rayonner la fraternité autour d'eux. Donc des chrétiens rassemblés par l'amour, le souvenir de Jésus. C'est là aussi où le sacrement, par excellence qui est le sacrement de l'Eucharistie, – voir dans Cor 11 le récit de l'institution de l'Eucharistie – où Saint Paul nous apprend à respecter le corps du Christ. Le commentaire traditionnel c'est de reconnaître que l'Eucharistie est bien le corps du Christ, le corps individuel du Christ. Non, ce n'est pas du tout la pensée de Paul. Qu'est-ce qu'il nous dit ? Quand vous vous réunissez pour commémorer le souvenir du Seigneur, attendez-vous les uns les autres. Ne commencez pas à manger dès que vous arrivez sans vous occuper de ceux qui ne sont pas là et qui vont arriver les derniers. Attendez-vous les uns les autres. L'Eucharistie nous apprend à respecter le corps que nous formons quand nous nous rassemblons autour de Jésus.

C'est cela le corps du Christ qui se noue dans le souvenir de Jésus, son souvenir et son attente, le Christ à venir, c'est-à-dire tous ces hommes qui nous entourent, qui sont appelés eux aussi à entrer dans le corps du Christ, à former avec nous une seule et même humanité.

C'est cela la véritable compréhension du sacré chrétien. Jésus a donc sécularisé lui-même le sacré. Le sacré n'est pas le temple de pierre, le sacré c'est le corps que forme la multitude des chrétiens rassemblés au nom de Jésus et qui, là, apprennent à se conduire les uns envers les autres, en frères, pour le faire également avec ceux qui ne sont pas là, rassemblés présentement dans le corps du

Christ, qui sont cependant les enfants du même Père, comme nous le sommes.

## 2<sup>e</sup> piste de réflexion : la vie du chrétien en Église aujourd'hui

La construction de l'Église comme espace de vie politique, comme espace politique.

Là aussi, j'aurai 4 points.

- *Un premier point : la définition de l'homme comme « être politique ».*
- *Un second point : où en est la vie politique du chrétien, dans l'Église, aujourd'hui?*
- *Un troisième point : je vous renverrai à St Paul, à la citoyenneté chrétienne d'après Paul.*
- *Et, en conclusion, un quatrième point dont je ne dirai que quelques mots, et ce sera à vous de le remplir : comment reconstruire l'Église en société respectueuse des droits politiques de ses fidèles? Vaste programme, à supposer qu'il soit envisagé en haut lieu.*

*La définition d'Aristote : le chrétien est un animal politique, « zoon politikon ».*

La pensée d'Aristote, exactement, c'est qu'il est de la nature de l'homme de vivre avec d'autres, en relation avec d'autres, pas seulement au milieu d'autres, mais dans une intrication les uns dans les autres. Donc conception de l'homme en tant qu'être social, ce qui ne veut pas dire simplement un individu qui vit en société, mais en tant qu'il appartient à l'homme de construire, lui-même, sa vie sociale, donc de se construire lui-même comme être avec d'autres et ainsi de construire la vie commune, la vie en société comme une vie interrelationnelle. Ce n'est pas simplement l'idée de la socialité, ça va plus loin que cela, ou bien ce serait la socialité mais comprise comme solidarité des uns avec les autres et comprise comme un partenariat les uns avec les autres, dans tous les comparti-

ments de la vie sociale ou de la vie avec les autres. Il y a beaucoup de compartiments plus ou moins étagés, hiérarchisés, qui sont étudiés par le philosophe. C'est d'abord la vie en famille, l'homme et la femme dans le couple matrimonial, les parents et les enfants. C'est ensuite, la fratrie qui est la famille élargie, les cousins, les oncles et les tantes, spécialement développée dans certains pays restés encore assez traditionalistes. C'est la tribu, qui serait unie par une origine commune, qui vit sur un même territoire, qui, parfois, exerce la même profession. Pour le grec, c'est surtout la cité. Pour un athénien, la vie politique, c'est essentiellement la participation à la vie de la cité, participation active, participation à l'élaboration des lois. La cité s'est introduite en Grèce vers le V<sup>e</sup> siècle, peut-être fin du VI<sup>e</sup>, début du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Pour vous situer, pensez que le monde homérique, c'est le IX<sup>e</sup> siècle, et c'est le commencement de l'hellénisation de la Grèce. Mais la cité, elle, va s'implanter plus tardivement. Avant cela, qu'est-ce qui régit la cité? C'est essentiellement la religion. La toute première religion en Grèce, c'est le culte du foyer, dont le prêtre est le père de famille. Le temple, c'est le foyer, le lieu où l'on mange. C'est là où l'homme apprend aussi à recevoir des hôtes. C'est là où va se former la religion agraire. La religion – ce qui explique son déclin actuel –, la religion est de type agraire.

Je retrouve un peu mon propos du début : à l'heure actuelle, on voit non seulement un phénomène d'urbanisation mais de métropolisation. Partout dans le monde, la vie se concentre autour d'immenses métropoles dans lesquelles l'homme perd complètement la relation avec la nature.

Alors, si l'on pense que la religion est née à l'époque où l'agriculture a remplacé la cueillette et la chasse, où l'homme va commencer à maîtriser la nature, la religion est venue de là. Il fallait offrir des sacrifices aux génies, aux dieux de la nature qui régissent tous les phénomènes de la vie. On voit

combien cette religion est compromise avec le développement de la vie dans la cité devenue métropole. Et donc, la cité, en Grèce, s'installe vers la fin du VI<sup>e</sup>, le début du V<sup>e</sup> siècle. C'est l'époque qui a été appelée par des historiens de la Grèce antique, une époque des lumières, une époque du rationalisme, où, il y avait bien au centre de la ville le temple, mais où il y avait aussi l'agora, l'agora en face du temple. Et d'ailleurs les prêtres étaient eux-mêmes des magistrats. C'est donc la magistrature qui prend la religion en charge. Et qu'est-ce que l'agora? C'est le lieu où les hommes libres – on en était là – se rassemblent pour élaborer les lois, et donc, où la cité, la vie sociale, la vie politique – se construit en face du temple, donc en se dégageant des lois sacrées, des vieilles traditions, des vieilles coutumes venues de l'époque archaïque, du chamanisme, de tout cela. L'homme organise lui-même sa vie avec les autres. C'est la première étape de la sécularisation où la liberté des individus s'exprime par le vote. Vote des impôts, vote des lois, vote des traités avec les autres cités. Toutes les cités sont indépendantes.

Mais pour un homme comme Aristote, c'est Athènes qui est la cité modèle. C'est là aussi où se décident les guerres à entreprendre. Et, donc l'espace politique, c'est éminemment l'espace de la parole, l'espace du discours, l'espace de la rhétorique. Les grands hommes politiques sont des hommes de la parole, des avocats, des légistes. Donc, c'est réservé aux hommes libres qui exercent leur liberté par l'usage de la parole, mais d'une parole qui est échangée avec les autres. Il n'y a pas une parole qui s'impose. Ce n'est pas une parole, qui vient, comme dans certains États, des aristocrates, des gens riches, des gens qui monopolisent le pouvoir. Le pouvoir est commun et le pouvoir dépend de l'éloquence de chacun, de la persuasion qui va réussir à se communiquer des idées, à les rendre communes, à faire que l'idée de chacun devienne l'idée de tous. Et alors, elle s'impose comme loi. Voilà donc, ce qui était la construction,

comment Aristote comprend l'homme comme animal politique.

*2<sup>e</sup> point : alors, où en est-on sur le plan politique dans l'Église d'aujourd'hui?*

Quelle est la liberté politique? Quelle est la liberté de la parole? Quelle liberté de décision est laissée aux fidèles? Voilà les questions que cela nous pose.

L'Église du 19<sup>e</sup> siècle s'est définie face aux États comme une société parfaite, c'est-à-dire, disposant absolument de tous les pouvoirs qu'il y avait dans les États. Je rappelle qu'à ce moment là, il y avait encore un État du Vatican, qui est un État de l'Église, il y avait des États de l'Église en Italie, où le pape était en même temps souverain temporel qui traitait à égalité avec les autres souverains. La papauté imposait son propre idéal politique. Alors, l'Église se définissait comme une société parfaite, c'est-à-dire dotée de tous les pouvoirs. L'Église a voulu s'affirmer comme société parfaite en voyant combien l'idée démocratique gagnait du terrain en Europe où beaucoup d'États monarchiques devaient laisser au moins les aristocrates ou les hommes plus riches élaborer des constitutions et donc reconnaître une certaine liberté aux autres. C'était aussi l'époque où tous les États monarchiques étaient menacés par l'idée démocratique c'est-à-dire par l'idée que le pouvoir appartient au peuple. Pour la papauté, c'était une idée tout à fait irrégulière car le pouvoir vient de Dieu. Il ne monte pas du peuple, il descend de Dieu. La papauté était persuadée que l'aspiration démocratique allait entraîner l'Europe dans le chaos politique, de telle sorte qu'un jour, tous les États se retourneraient vers l'Église et l'Église tenait à donner l'exemple d'être la société parfaite. Une société parfaite, c'était une monarchie absolue de droit divin, un tout petit peu tempérée par le collège des cardinaux. Et donc, le pouvoir appartient exclusivement à la succession apostolique des évêques, successeurs des Apôtres. C'est un pouvoir sacré, réservé aux

personnes consacrées. Rappelez-vous que les rois étaient aussi sacrés, une sacralisation reçue du pape, qui marquait bien que le roi ou l'empereur était l'oint du Seigneur, c'est-à-dire tout proche de Dieu. Il avait reçu l'onction. Et donc pour l'Église, la démocratie s'oppose au droit divin, selon lequel tout pouvoir vient de Dieu, le droit révélé. D'où l'Église ne veut pas de démocratie sous quelque forme que ce soit, par exemple l'idée ce que l'on a appelé un moment le présbytérianisme, où le pouvoir serait aux mains de l'assemblée des prêtres ; ou encore l'Église a combattu l'idée que le concile œcuménique serait supérieur au pape. C'est ainsi que s'est construite, l'idée de la primauté pontificale.

Vatican II a apporté bien des adoucissements à cette vision des choses, c'est certain. Il y a des aménagements qui sont entrés dans le droit canon, ce n'est pas niable. Par exemple, il y a des laïcs qui sont entrés dans les conseils pastoraux. Vatican II a fortement invité tous les évêques et les curés à faire appel au conseil des laïcs, à faire entrer des laïcs dans leurs conseils. J'ai bien dit conseil... je n'ai pas parlé de la prise de décision; le conseil, la réflexion, mais c'est déjà quelque chose! Le droit canon reconnaît un droit d'association aux laïcs, à condition qu'ils se déclarent, bien entendu. Il n'empêche que la question se pose : est-ce que le chrétien jouit, dans l'Église, de droits citoyens comparables à ceux dont il jouit dans la société civile? On peut se poser la question. On y répond d'ailleurs assez vite.

Il ne faut pas oublier aussi qu'il y a l'inégalité qui tient à la consécration. Le pouvoir appartient aux clercs depuis l'institution de la distinction entre laïcs et clercs qui remonte au début du III<sup>e</sup> siècle, avec ce qu'on appelle la tradition apostolique d'Irénée, qui n'a rien d'apostolique d'ailleurs. Mais, c'est le moment où l'on a commencé à imposer les mains à des personnes qui avaient, seules, le droit de participer à la liturgie. Donc, une inégalité

hommes – femmes, puisque l'Église ne permet pas aux femmes d'accéder à la consécration. Est-ce que cet accès à la consécration sacerdotale serait le seul moyen de rétablir des droits politiques dans l'Église? À vous encore d'y réfléchir. Mais il est certain que l'inégalité homme – femme devient de plus en plus choquante dans un monde dont l'évolution se caractérise, inversement, par la participation de plus en plus grande des femmes à tous les échelons du pouvoir, du pouvoir politique comme du pouvoir industriel. Donc, au regard du monde sécularisé, le chrétien ne jouit pas, dans l'Église, des prérogatives et des libertés qui sont considérées comme constitutives des droits humains dans la société civile. Le chrétien n'est pas un individu majeur. Il est encore mineur. La femme encore plus. Et cela contribue très fortement à la séparation du monde et de l'Église, et contribue très fortement à la perte de crédibilité du langage théologique. Et même quand nous considérons les très belles avancées de Vatican II, en direction du monde moderne, il est certain que ces avancées sont réelles, très réelles, mais que le langage de l'Église n'est pas crédible, vu qu'elles ne sont pas appliquées à l'intérieur de l'Église, qu'il n'y a pas de liberté de parole dans l'Église, que les fidèles ne participent pas à l'organisation de la cité chrétienne, de la cité ecclésiale et que les femmes sont traitées à inégalité avec les hommes.

*Voyons, maintenant, le 3<sup>e</sup> point : quelles idées pouvons-nous trouver dans l'Évangile pour cela?*

En fait, je m'en tiendrai à Saint Paul, sans oublier que Saint Paul a tiré toutes ses idées de la méditation de la croix du Christ. Je vous renverrai à deux textes.

Donc, quelle est la citoyenneté chrétienne d'après Paul? Il emploie le mot « citoyenneté ».

D'abord Éphésiens 2,11-17. Pour Paul, l'acte de naissance du christianisme, c'est l'acte politique de

Dieu d'accorder aux païens le droit de cité en Israël. C'est-à-dire, la participation à toutes les prérogatives qu'il avait accordées au peuple élu. Et donc, la participation à l'élection elle-même, à l'élection qui ne dépend donc plus de la loi religieuse mais qui est étendue à tous les païens. Une élection qui vient directement de la volonté de Dieu d'être et de se comporter non pas comme le Dieu d'un peuple particulier, mais comme le père universel de tous les hommes. Et comment cela? Et bien, dit Saint Paul : Dieu était sur la croix de Jésus se réconciliant le monde. Or, de cette réconciliation, Paul nous donne une compréhension qui dépasse de beaucoup la notion sacramentelle de réconciliation, c'est-à-dire de libération des péchés. Saint Paul entend le mot « réconciliation » dans un sens politique. C'est d'abord la réconciliation, dit-il, du grec et du juif qui étaient ennemis. Ennemis, puisqu'aux yeux du juif, le païen était réputé ennemi de Dieu, et donc, en tant qu'idolâtre, voué à la damnation. Il n'avait pas part aux promesses de Dieu. Et Dieu, dit Saint Paul, sur la croix signe un traité de paix entre le grec et le juif pour faire des deux, un seul peuple, un même peuple.

Suite de ce texte : Éphésiens 2,18-22. Il découle de cette initiative politique de Dieu, de ne plus vouloir être le Dieu d'un seul peuple mais le Dieu de tous les peuples. Il résulte de cet acte politique de Dieu, l'égalité de tous les chrétiens comme droit de citoyenneté quelle que soit leur origine, qu'ils soient juifs ou qu'ils soient grecs, c'est-à-dire païens d'origine. Ils sont tous égaux et Paul dit aux Éphésiens qui sont des chrétiens d'origine grecque donc païenne : vous êtes les concitoyens des saints. Qui sont les saints? Les saints étaient les chrétiens de Jérusalem qui se disaient « saints » parce qu'ils étaient circoncis. Ils portaient le sceau de l'Alliance dans leur chair. Donc ils étaient sacrés, consacrés, et Paul leur dit : il n'y a pas d'inégalité à cet égard. Vous êtes les concitoyens des saints, à égalité avec ceux qui sont d'origine juive.

Ce fut le grand débat aux origines de l'Église. Pouvaient-on baptiser des incirconcis? Pouvaient-on tolérer que des chrétiens d'origine païenne qui refusent la circoncision soient considérés comme des chrétiens à part entière, comme des saints, au même titre que ceux qui portent, dans leur chair, la marque même de la sainteté?

Donc tous les chrétiens sont égaux en droit et en dignité. Tous les membres de l'Église, quelle que soit leur origine, contribuent à construire la cité chrétienne. Et le mot est employé par Paul. Ils contribuent à construire la cité chrétienne par leurs échanges entre eux et donc, avant tout, en se reconnaissent frères et en partageant les mêmes droits et les mêmes prérogatives. Cela n'exclut pas qu'il y ait dans la cité chrétienne des pouvoirs de gouvernement ou d'enseignement. Il dit, il y a des apôtres, il y a des prophètes, il y a une diversité de fonctions, mais il y a une égalité foncière, essentielle, entre tous les chrétiens. Et vous voyez cela dans 1 Cor 12 où il montre comment il y a une grande diversité d'offices à l'intérieur de l'Église, mais chacun a son office, chacun a une fonction à exercer. Ces fonctions sont différentes, mais toutes coopèrent, également, avec la même dignité, à la construction de l'ensemble. Donc les chrétiens sont invités à mener une vie politique au sens d'Aristote, c'est-à-dire à veiller à leur « être avec ». C'est « l'être avec » de chaque chrétien avec les autres qui est constitutif de cette société. Vous pourrez lire aussi ce que dit Paul dans 1 Cr 14 où on voit l'importance qu'il accorde à la parole. Toutes les fonctions, à ce moment-là, sont avant tout, des fonctions de parole. Paul dit qu'il n'a pas été, lui, appelé à baptiser, mais à enseigner l'Évangile. Donc, il y avait dans l'Église chrétienne – c'est un phénomène très caractéristique – une effusion de parole due à l'effusion de l'Esprit Saint. Ce sont des phénomènes qui nous paraissent peut-être un peu bizarres mais qui se passaient sans doute dans des sociétés religieuses de l'époque, des phénomènes de glossolalie – parler en langues – d'extases, de visions

auxquels les chrétiens attachaient beaucoup d'importance, qui étaient peut-être la marque sentimentale de leur joie d'être sauvés par le Christ, d'entrer dans l'Église du Christ, mais dont Paul se méfiait beaucoup. On voit Paul, non pas restreindre la liberté de la parole, mais demander à ce que cette parole soit intelligible, qu'elle soit communicable, donc qu'elle soit rationnelle. Et notamment, sa critique du « parler en langues » qui est pratiqué dans les communautés charismatiques de nos jours. Paul leur dit : mais voyons, si un étranger, un païen, entre dans nos églises – ce qui montre bien qu'il y avait un peu d'osmose, et que beaucoup de païens fréquentaient les réunions chrétiennes pour voir un peu ce qui s'y passait, du moins, à partir du moment où ces communautés chrétiennes se réunissaient à part, en dehors de la synagogue – qu'est-ce qu'il va dire ? Il ne va rien comprendre. Il va dire vous êtes des fous. Et donc, Paul préconisait une parole raisonnable, une parole communicable, donc un véritable échange de la parole, non pas simplement des murmures adressés à la divinité.

Je voulais attirer votre attention sur le fait que les communautés chrétiennes se sont caractérisées par une grande explosion de parole, une communication de la parole. Et c'est pourquoi il fallait de temps en temps que l'Apôtre la tempère. Mais tout le monde avait le droit à la parole et cela venait de l'Esprit Saint. Et c'était cet échange de parole qui fabriquait la concitoyenneté chrétienne. Et donc l'Esprit libère la parole. Tous ont le droit à la parole et Paul préconise, par-dessus tout, même au-dessus de la parole prophétique, une parole d'interprétation. Qu'est-ce que c'est que l'interprétation sinon le discernement critique?

Je voudrais ensuite vous inviter à réfléchir à la grande loi paulinienne, qu'il exprime à plusieurs reprises de différentes façons dans 1 Cor 12,11 et dans l'épître aux Galates 3,38. Cette loi qui s'énonce ainsi : il n'y a plus ni juifs et grecs, ni hom-

mes libres et esclaves, ni masculin et féminin, vous êtes tous un dans le Christ.

Alors c'est là où Paul apparaît comme le fondateur de la société ouverte. Non, je ne prétends pas que Paul était un féministe, mais non, il ne l'était pas, il n'était pas un anti-esclavagiste, et non, il ne l'était pas. Il était de son temps. Il avait les idées limitées de son temps. Il ne supprimait pas les différences mais ne voulait pas que des différences deviennent des divisions dans l'Église. Essentiellement cela : il ne voulait pas qu'elles nuisent à l'unité du corps social de l'Église. Il enseignait le respect de tous. Or la société païenne était une société très cloisonnée, avant tout cloisonnée par les lois religieuses. Chaque cité a sa divinité, a ses dieux, même plusieurs et le pouvoir patriarcal est un pouvoir en quelque sorte divin que le père de famille ou le chef de tribu exerce sur tous les siens; et les magistrats eux-mêmes ont tous un caractère plus ou moins sacerdotal. Donc Paul est le fondateur de la société ouverte en tant qu'il contribue à changer une politique qui était fondée sur la discrimination religieuse.

*D'où la question qui est le 4<sup>e</sup> point de cette 2<sup>e</sup> piste : comment reconstruire l'Église en société respectueuse des droits politiques de ses fidèles?*

Je vous laisserai encore, là, le soin d'y répondre vous-mêmes.

Comment les chrétiens peuvent-ils arriver à tenir une parole responsable dans l'Église? Comment faire?

Il est certain que l'Église n'entend pas laisser, par exemple, ses dogmes et ses pratiques religieuses, et les abandonner à la libre initiative des fidèles. On ne peut oublier que l'Église est un État de droit, comme on aime à le dire de nos jours. C'est-à-dire qu'elle est fondée sur une écriture, une tradition. On pourrait rappeler que, pendant très longtemps, la coutume était d'élire les évêques. Les évêques



étaient élus par leur communauté. C'est quand l'administration de l'Église s'est modelée sur l'administration impériale après la conversion de Constantin, c'est à ce moment-là que toute la vie de l'Église a changé et qu'elle est devenue beaucoup plus hiérarchique et centralisée, etc.

La hiérarchie ecclésiastique se dit dépositaire du droit divin, de l'écriture et de la tradition, mais cela ne devrait pas empêcher les catholiques, les chrétiens, les fidèles, d'exercer une fonction interprétative.

La tradition a toujours été une innovation incessante qui reflète beaucoup des évolutions culturelles des sociétés où les laïcs ont eu leur importance. Comment se fait-il, par exemple, que la pénitence privée a succédé, au XI<sup>e</sup> siècle, à la pénitence publique? Parce que les chrétiens ne voulaient plus de la pénitence publique, ne voulaient plus s'y soumettre, et alors l'Église a évolué pour cette raison-là. Comment les laïcs pourraient-ils exercer une fonction interprétative? Comment concevoir des droits de citoyenneté, de concitoyenneté dans l'Église. Il faut se rappeler, bien sûr, que Paul ne prônait rien tant que l'unité de la foi. Autrement dit, aucun chrétien ne peut prétendre imposer sa parole à d'autres. Aucun groupe chrétien ne peut l'imposer aux autres groupes chrétiens. Il faut avoir le souci de l'unité, d'un certain consensus. Alors, il ne faut pas s'attendre à ce que les évêques, d'eux-mêmes, donnent la liberté de la parole aux chrétiens. Il ne faut pas rêver. Il y a des évêques qui, de plus en plus, consultent, oui, mais il ne faut pas oublier non plus que l'épiscopat, c'est la chaîne historique qui nous rattache aux origines chrétiennes. C'est à ce titre que je tiens au symbole des Apôtres, non pas pour refuser aux chrétiens ou à des groupes chrétiens de se faire des credo particuliers. Mais c'est le lien qui nous rattache à l'événement historique de Jésus-Christ, à la révélation historique de Dieu en Jésus-Christ. Le symbole des Apôtres rappelle que Jésus était un homme de

l'histoire et que l'Esprit Saint vient de lui, l'Esprit Saint qui forme la communauté.

À ce propos, je le dis en passant, dans le symbole des Apôtres, quand on dit : « je crois à l'Église », c'est l'Église eschatologique, c'est-à-dire l'Église céleste, l'Église réunie par l'Esprit Saint. Et donc, la signification est très différente de l'article concernant l'Église dans le symbole de Nicée Constantinople, où il s'agit là de l'Église terrestre.

Donc les chrétiens peuvent revendiquer le droit d'exercer la responsabilité de leur « vivre ensemble » en l'Église. Et aucune autorité religieuse ne peut les empêcher de prendre la responsabilité de leur « être chrétien » dans le monde, de leur « être avec les autres » dans le monde. Encore doit-il prendre aussi ses responsabilités sur la base d'une lecture commune de l'Évangile, d'une interprétation collective de l'Évangile pour voir comment vivre en chrétien dans le monde et comment vivre dans l'Église en « être politique » c'est-à-dire en être libre. Comment vivre la vie de l'Église dans des communautés de partage de la parole évangélique? Là, je crois que vous savez faire. Vous avez là un savoir-faire à répandre, en évitant d'effrayer les autres. Hélas, tous n'aspirent pas à la même liberté, c'est ça qui est triste. Il faudrait rendre attractive la liberté à laquelle nous, nous aspirons et que nous essayons de prendre. Mais transformer de plus en plus la vie en Église, non pas en réunions culturelles mais en communautés de partage de la parole évangélique. Ce partage incluant le partage du pain, comme ça se faisait au début de l'Église. Partager la parole, c'est ainsi que, peu à peu, les fidèles pourront prendre et exercer des droits de citoyenneté dans l'Église.

Il y a là, donc, un vaste champ de réflexion en se disant et en essayant de faire comprendre aux autorités de l'Église, que l'Église ne sera respectée dans le monde que dans la mesure où elle apparaîtra, elle-même, comme un espace de vie et de

liberté politiques. Tant qu'elle n'apparaîtra pas ainsi, alors elle apparaîtra comme une secte religieuse où c'est le rite qui domine tout. La chance de l'Église de répandre l'Évangile dans le monde, c'est de montrer, elle-même, qu'il y a, dans l'Église, une liberté de parole, d'échange de parole, de construction d'une parole chrétienne.

**Et j'arrive à ma 3<sup>e</sup> piste de réflexion : annoncer l'Évangile en terme de sens de la vie humaine.**

- *Sens ou salut?*

C'est une question qu'on doit se poser quand on cherche dans quels domaines pourrait s'exercer le droit des fidèles à une parole responsable. Faut-il la définir par l'accès au salut ou par l'accès au sens que l'Évangile donne à la vie humaine?

Si nous voulons la répandre comme un accès au salut éternel où l'épiscopat dira : l'accès au salut éternel vient directement de la révélation, dont le dépôt nous a été confié à nous, évêques. Alors peut-être faudrait-il se transporter, pour acquérir cette liberté de parole, dans le domaine du sens.

Définir le sens que l'Évangile donne à la vie humaine. Alors, quel rapport y a-t-il entre le sens et le salut? Grave question que nous pouvons nous poser. Où situons-nous notre foi, de préférence? Dans le salut ou dans le sens?

Un historien du 18<sup>e</sup> siècle faisait remonter la perte de vitalité des églises au 18<sup>e</sup> siècle, à ceci que l'Église ne savait que parler des fins éternelles, spécialement en inspirant la peur, à une époque où les gens commençaient à s'intéresser de plus en plus aux fins temporelles.

Est-ce que l'Église s'intéresse aux fins temporelles? Est-ce que notre foi chrétienne est intéressée à définir, à déterminer les fins temporelles qui évo-

luent, bien sûr toujours, à travers le temps et l'espace?

Deuxième petite anecdote : avant-hier, j'écoutais, la nuit, un débat sur France Culture où il y avait des sociologues de la religion qui débattaient autour d'un sondage d'opinion qui a du être publié hier ou avant-hier par le journal « La Croix », sur la pratique chrétienne tombée à 5 %. Des sociologues disaient « *l'Église ne sait que parler en terme de salut, ça n'intéresse plus personne* ». Ils pensaient au salut – la vie éternelle – la vie dans l'au-delà; on a le temps de voir. Moi je n'ai plus grand temps! Ils demandaient pourquoi ne s'intéresse-t-on pas à la recherche du sens? Est-ce que l'Église est capable de parler en terme de sens, le sens de la vie conjugale, le sens des affaires, le sens de l'économie : où va l'économie, le sens de l'histoire, l'accueil des étrangers, etc... parler en terme de sens?

Une question à laquelle vous pourrez réfléchir : est-ce qu'un discours du sens pourrait se substituer, chez les chrétiens, au discours du salut? Je ne dis pas l'éliminer, mais en prendre la place. Est-ce qu'un discours du sens pourrait se présenter comme un discours du salut? Ou, en termes inverses, présenter le discours du salut en terme de sens?

*C'est là où je voudrais dire, 2<sup>e</sup> point, qu'un discours du sens a bien été tenu au Concile Vatican II*

Il a été tenu dans le document appelé « *Gaudium et spes* ». C'était l'un des documents qui a été le plus contesté. Déjà au terme du Concile, il faisait peur. Quand on disait que l'Église devait s'ouvrir au monde – j'ai lu ça dans les carnets du Père de Lubac – tout le monde comprenait qu'il fallait s'ouvrir à l'athéisme et au bolchevisme, ce qui faisait encore plus peur que l'athéisme. Le Père de Lubac, lui-même, malgré son ouverture d'esprit, craignait beaucoup ce discours de l'ouverture du sens. Il racontait comment il avait entendu le Cardinal Marty

expliquer comment l'Église devait s'ouvrir au monde. Et, n'en pouvant plus, il est allé le trouver dans un couloir, pour lui dire : « mais enfin, Éminence, est-ce que vous ne vous rendez pas compte que vous êtes en train de dire qu'il faut se convertir à l'athéisme et au bolchevisme ». Alors de Lubac dit : le cardinal m'a écouté d'un regard plein de bonté (phrase superbe!), visiblement sans rien comprendre et il m'a embrassé et il est parti.

Quelle est la nouveauté de Vatican II? Pour moi, la grande nouveauté de Vatican II, c'est bien «*Gaudium et Spes* » où l'Église a reconnu toutes les libertés que, depuis 2 siècles, s'était donné le monde sécularisé contre l'Église. Toutes ces libertés que l'Église du XIX<sup>e</sup> siècle n'avait pas cessé d'anathématiser et de repousser, comme le droit, notamment très caractéristique, à la liberté de la foi, le droit à la liberté de parole. Vatican II a salué la dignité de la personne humaine. Il a voulu tenir au monde un langage nouveau. Il a dit que l'Église voulait se mettre au service du monde pour aider le monde à se procurer les biens auxquels il aspirait, qui sont des biens temporels, des biens spirituels. L'Église s'intéressait aux fins temporelles de l'humanité, enfin, enfin ! Pas uniquement aux fins éternelles. L'Église commençait là, à Vatican II, à insérer le salut dans la recherche du sens. C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, la société humaine qu'il faut renouveler. Alors, bien sûr, le Concile parle encore en terme de salut : « *qu'il faut sauver* », mais la référence au renouvellement de la société humaine montre bien qu'il dépassait le salut religieux tel qu'il est compris par la pratique religieuse ou des croyances religieuses. Il montrait bien qu'il s'agissait de repenser et de renouveler la condition humaine dans le monde d'aujourd'hui. C'est d'ailleurs le titre de l'exposé préliminaire de ce document intitulé « *Gaudium et Spes* », c'est-à-dire « *l'Église dans le monde de ce temps* ». Donc il s'agissait du sens de l'histoire, s'intéresser à la condition humaine. C'était donc une invitation

adressée à tous les laïcs chrétiens, ceux qui participent le plus directement à la vie dans le monde. L'invitation adressée à ces laïcs, à tenir à leurs concitoyens du monde, un discours du sens, inspiré par l'Évangile. Alors, ce discours du sens peut-il vraiment être tenu comme un discours de salut devant Dieu, de salut éternel? C'est la réflexion à laquelle je m'attache en ce moment, en tant que théologien. Pour moi, c'est la parole que l'Église doit tenir. Elle ne peut pas tenir une parole universelle si elle se contente de dire : revenez adorer Jésus Christ dans nos églises. Si elle veut inviter les hommes vraiment au salut, et bien, il faut tenir un discours du sens.

Mais quel rapport y a-t-il entre le sens et le salut Pour moi, et là, je prends position comme théologien, cela est lié au rapport entre l'ordre de la création et l'ordre du salut. Qu'est-ce que Dieu veut sauver? Pour moi, Dieu ne veut pas sauver des individus. Dieu veut sauver l'humanité comme totalité. Dieu veut sauver ce qu'il a créé, car il a créé l'homme pour la liberté. Il a créé l'homme à son image. Il l'a créé pour le bonheur, pour participer à son bonheur à lui-même. Mais ce que Dieu veut, c'est l'unité de l'humanité. « *Qu'ils soient tous un* », c'est le testament de Jésus (Jn 17,21).

Que veut Dieu? Le salut pour lui, c'est celui d'une humanité réconciliée, puisque Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde, dit Saint Paul (2Cor 5,19). Et Paul dit que, dans le Christ, est apparue une nouvelle création (2Cor 5,17). La création nouvelle, la création qui se fait dans le Christ, c'est l'humanité rassemblée dans le pardon mutuel, rassemblée dans la fraternité, unifiée à l'image de Dieu. Donc, tout ce qui va dans le sens de l'humanisation de l'homme, de l'humanisation de la nature, de l'humanisation de la société, de l'humanisation de l'économie, etc., tout ce qui va dans le sens de la réconciliation des hommes entre eux, des classes sociales entre elles, des riches et des

pauvres, des peuples entre eux, tout ce qui va dans ce sens, le sens de la paix, de la fraternité, de la réconciliation, tout cela va dans le sens du salut.

Qu'est-ce que Dieu veut des hommes? Qu'ils s'aiment les uns les autres. Qu'ils se pardonnent mutuellement leurs offenses. Voilà la seule loi du salut que Jésus nous a donnée et, c'est ainsi que Dieu, au terme de l'histoire, appelle l'humanité à entrer dans son bonheur, dans sa béatitude. L'humanité sauvée, c'est une humanité réconciliée et cette réconciliation se fait dès maintenant quand nous travaillons à l'humanisation de l'homme. Quand nous travaillons à l'humanisation de l'homme, nous travaillons au salut de l'humanité.



## SECTION 3

~ L'ACCUEIL ~  
QUELQUES CONDITIONS  
ESSENTIELLES

Maurice Boutin

Le questionnement sur les accommodements raisonnables nous fait basculer, hélas sans humour, dans l'univers pataphysique d'Alfred Jarry (1873-1907). Le héros de cet univers qui est le fruit de la science des solutions magiques est le père Ubu pour qui l'important est de fabriquer et d'étudier les lois qui régissent les exceptions, et de mettre tout en oeuvre pour assurer le règne inconditionnel des fantasmes individuels.

Quand nous entendons parler d'accommodements raisonnables, insensiblement nous perdons pied et nous nous enfonçons dans une vision des droits et devoirs qui incite à se défendre on ne sait plus trop au juste contre quoi, parce qu'on est subitement placé devant une exigence: celle d'apprécier la capacité des diverses cultures en présence de s'interroger sur ce que la parole comporte – et colporte – quand elle est maniée comme une arme. Devant subir l'effet du regard étranger, on ne trouve au bout du compte qu'une question qu'on croyait résolue depuis toujours puisqu'elle ne s'était apparemment jamais posée – la question : qui sommes-nous? La jouissance paisible de son propre mode de vie, d'un déjà su et déjà vécu de telle manière et pas autrement, est un élément charnière autour duquel s'élaborent les fragiles constructions de l'identité. Fragilité, car notre

appartenance est notre point aveugle : elle peine à se réfléchir, comme d'ailleurs tout ce qui permet de regarder. Si l'oeil peut tout voir, c'est parce qu'il ne se voit pas directement, mais seulement par réfraction dans le miroir.

Certains parmi les esprits prétendument très éclairés accusent à la volée de peureux quiconque oserait se laisser tourmenter par la question de l'identité, et ils banalisent cette question. S'agit-il donc de faire montre d'une rigueur extrême dans l'impasse afin de s'assurer de quelque chose, ne serait-ce que du fait qu'on entre inéluctablement dans un mur?

Le rêve sécurisant d'une société embrassant toutes les cultures dans une souriante apesanteur vient se briser sur le roc de la vie de tous les jours. Pour certains nouveaux arrivants – mais aussi pour un nombre non négligeable de descendants actuels des arrivants au Nouveau Monde dans les débuts de ce qu'on appelle la colonie, la culture québécoise est un fromage de gruyère qui n'aurait que des trous dans lesquels il suffirait d'insérer en vrac sa propre culture et de juxtaposer ainsi des cultures se suffisant à elles-mêmes et subsistant donc idéalement en autarcie. Une sorte d'attachement épidermique à un presque-rien décisif souvent moralisé en dignité (d'un peuple) ou en fierté (nationale) cache mal une idolâtrie de l'instant qui considère ce qui dure avec mépris. L'identité est une question qui nous étangle et qui, devant nos yeux, se transforme en borbier incompréhensible dont on cherche à sortir en évacuant si possible le rapport à la culture sous prétexte que ce rapport serait trop lesté de religion pour faire l'affaire. Quand la culture devient un immense 5-10-15, quitter le rayon des bébelles pour celui de la gomme baloune

n'est pas un progrès vraiment significatif; c'est au plus un divertissement.

Devant pareil état de choses, ce qui importe, ce n'est pas d'expliquer – et de s'excuser; c'est de situer. C'est ce que tente de faire le rapport de la Commission Bouchard-Taylor. Ce rapport montre à l'évidence que la querelle dont il traite n'est pas faite pour être comprise, et partant dépassée, mais qu'elle sombre lentement dans une conception bonasse, purement gestionnaire, de ce qui devient imparlable non pas au sens de ce qui échappe à la parole, mais au sens de ce qui est mis de côté et qui, néanmoins, relève du débat.

### Accueil et respect

L'accueil et le respect sont le pile et face d'un travail sans fin de la culture. À la fois identiques pour tous, ces deux pôles du comportement, de l'agir et du penser sont toutefois différents pour chacun. On peut s'en rendre compte surtout là où il s'agit d'exigences et d'attentes, d'obligations à remplir et à respecter, de préceptes à observer, voire de lois à promulguer.

Si la formule : 'Je t'accueille, tu me respectes' peut être utilisée par quiconque dans exactement les mêmes termes, le sens et la signification de cette formule ne sont cependant pas toujours les mêmes, tant s'en faut! Cette formule peut même soutenir, successivement ou simultanément, deux propositions contradictoires qui finissent par se détruire d'elles-mêmes.

Au lieu de mettre l'autre en position d'extériorité et d'infériorité, c'est-à-dire dans la position d'un tu qui vient après un je qui prend l'initiative et mène le jeu, qu'en serait-il de la proposition suivante : 'Je t'accueille et je te respecte; es-tu prêt à en faire autant, à m'accueillir et à me respecter en m'acceptant tel que je suis?'

Tant et aussi longtemps que la structure je-tu se maintient en contrastant un état de fait, l'accueil, et une obligation, celle du respect, le ton ne change pas et on s'enferme dans un statu quo chaque fois à maintenir pour soi-même et à revendiquer auprès de l'autre. Dans la perspective des nouveaux arrivants venus sur les ailes de Transat, on n'accueillerait jamais assez! Mais comme le disent les descendants actuels des arrivants européens qui ont emprunté jadis la goélette comme moyen de transport, on ne respecterait jamais trop! Pour la partie qui revendique pour elle l'accueil au fondement de son exigence de respect, cela pourrait vouloir dire par exemple ceci: 'Respecte-moi en m'acceptant comme je suis; sinon, ce n'est même pas la peine d'exiger de moi que je te respecte!'

La formule : 'Je t'accueille, tu me respectes' n'empêche donc aucunement que le constat et l'exigence passent de l'un à l'autre, de l'accueil au respect et du respect à l'accueil, selon la partie qui l'utilise dans le but d'affirmer un état de fait qui traduit et conforte l'assurance de son bon droit et de sa bonne volonté en faisant que tout changement apporté à la situation ne peut dépendre que de l'attitude de l'autre partie. Chaque partie insiste ainsi sur les devoirs et les tâches de l'autre partie, quitte à relativiser, voire oublier, ses propres obligations. Nous vivons à l'âge de l'alibi qui fait croire que la faute doit toujours être reportée sur autrui, que les êtres humains naissent non seulement perfectibles, mais semblables, et que par conséquent, toute différence désagréable doit être attribuée à un environnement désagréable. Ce qui permet à des groupes de faire l'apologie vertueuse de leur propre conduite, et aux autres qui n'en font pas partie, de vivre dans la culpabilisation et la confusion.

### ... et la laïcité?

La culture n'est pas une sorte de prothèse qu'on porterait dès la naissance et qu'on pourrait ensuite

enlever par une sorte d'effet miracle suscité par la vision d'une terre promise qui se profile enfin à l'horizon: la laïcité. Non, la soif de miracles n'a pas disparu; chez les nouveaux missionnaires – ceux de la laïcité, même celle qui se dit tranquille – elle ne fait que se déplacer. Ces nouveaux missionnaires ont beaucoup de mal à résister à la tentation de mettre le compteur culturel à zéro pour tout le monde, sous prétexte que détraquée par la religion et donc rendue inutilisable, la culture québécoise ne peut être dorénavant qu'un élément pollueur, et que rien n'est plus urgent qu'un assainissement du climat dans un espace zéro – celui du Québec d'aujourd'hui et de demain – dans lequel un État neutre en serait réduit à adopter des tactiques de séduction qui se veulent indolores et surfant cool sur la vague d'une culture qui s'alimente aux faits divers.

Dans une culture sans horizon d'attente et d'espoir, dans laquelle découragement et insouciance se confortent mutuellement et concoctent l'ennui, il suffirait de mettre le moteur au neutre par crainte de surchauffe, tout en espérant faire autre chose que du sur place.

### **Quand se respecter, c'est se dire**

S'il est devenu gênant d'évoquer ses appartenances religieuses, il y a encore beaucoup plus: c'est comme si on avait honte d'être ce qu'on est. Comment dès lors exiger encore des autres – qu'ils soient des concitoyens nouvellement arrivés ou des concitoyens de longue date – d'être respecté, si c'est pour leur demander de partager notre honte de nous-mêmes?

On ne construit rien sur la peur des autres; mais on ne construit rien non plus sur l'absence d'estime de soi. Se respecter, c'est minimalement ne pas avoir honte de ce qu'on est et ne pas adopter comme tactique de foncer en défonçant et d'accepter ainsi comme règle de conduite le principe

du lampyre, nom scientifique de ce qu'on appelle plus couramment la mouche à feu : avoir le feu au cul, et foncer dans le noir!

Nous qui nous disons si spontanément québécois, nous ne savons pas dire ce que c'est; nous ne savons pas nous dire. Or, apprendre à se dire est une condition essentielle de l'accueil. Quand les convictions sont à plat, l'humeur prend le dessus, et c'est la peur du qu'en dira-t-on qui s'installe et incite à affirmer haut et fort une identité et à tenter de la défendre sans prendre la peine de dire au juste ce qu'elle est et comment on peut y accéder autrement qu'en répétant un passé qu'on prend soin au préalable de passer à la trappe de l'oubli de bien des manières, par exemple dans la nostalgie d'un passé qui n'a jamais existé et la mise sous silence de ce qu'il a été beaucoup trop dans une société contrôlée par un clergé fort de ses prérogatives dissimulées sous le voile de la suppléance, notamment dans les secteurs de l'éducation et de la santé.

### **Responsabilité**

S'il est difficile de dire à quoi on croit au juste, c'est-à-dire de se tenir prêt à rendre compte de l'espérance qui est en nous, il ne faudrait pas oublier pour autant qu'il vaut mieux aller quelque part avec quelqu'un que nulle part avec tout le monde et recevoir ainsi des autres l'insigne privilège d'être seulement fabriqué et d'abdiquer sa responsabilité, c'est-à-dire sa capacité de répondre de quelque chose, y compris de soi-même.

On est ce qu'on est par les hasards de la nature et de l'histoire; on le devient par décision d'appartenance. Avoir une histoire, c'est être capable de répondre à la stimulation de la présence des autres. Une identité, c'est quelque chose d'inattendu, de surprenant; c'est un saut dans le vide, non le séjour paisible sur la terre ferme des habitudes et des préjugés. Délimiter son site propre, c'est ne pas

opposer bêtement les racines et les ailes. Sans être des pommes de terre, nous ne sommes pas non plus des courants d'air. Qui ne prend racine nulle part ne se verra jamais pousser des ailes et se contentera des fausses bonnes idées qui ne mènent nulle part.

C'est de bienveillance envers soi qu'il faut être capable pour accueillir les autres. Il n'y a acceptation que dans la distance. Si la distance est abolie, le vrai lui-même carbure au conformisme, et nous héritons alors ensemble d'une forme vide qui ne peut que devenir fusion, absorption. Le contact, c'est le tact partagé, le savoir-vivre, ce par rapport à quoi on n'est toujours qu'apprenti. Et le savoir-vivre, c'est la condition d'une proximité cherchée, inquiète, confiante, éperdue, mais qui peut aussi se perdre.

Le double impératif de l'accueil et du respect est un préalable à la double tâche de la détermination de soi et de son lieu de vie. Seuls des égaux supportent d'être différents.

Le rapport de la Commission Bouchard-Taylor laisse entendre qu'au Québec, tous ont des droits, sauf la majorité francophone qui n'a qu'à se peindre dans un coin pour prouver aux autres qu'elle existe encore. À quel prix et pour combien de temps? Le commissaire Bouchard, lui, le sait – ou feint de le savoir.

Ce qui est sûr, c'est que le commissaire Bouchard a eu besoin de 3,7 millions de dollars puisés à même les taxes des contribuables – y compris un montant de 398 162,25 dollars de rémunération (en plus de 45 000 dollars de frais de voyage) pour son travail de commissaire (de sources bien informées, on apprend que c'est lui qui aurait rédigé la majeure partie du rapport) – pour se convaincre du bien-fondé de l'objectif qu'il s'était fixé dès le départ, de mettre le compteur culturel à zéro pour tout le monde au Québec. C'est la semonce que

son rapport se permet de servir à ceux et celles qui oseraient encore ne pas partager son idéal et qui persistent à penser que l'accueil est impossible entre un donateur coupable et son débiteur ingrat, et aussi que le deuil le plus cruel n'est pas causé par la perte d'un passé, mais par la conscience de l'avenir trahi.

~

Document de travail présenté et discuté lors de la journée d'étude sur les accommodements raisonnables sous le titre: «Je t'accueille, tu me respectes» organisée par le **Réseau Saint-Gabriel** samedi le 10 novembre 2007 à 'Le Centre 7400' (7400, boulevard Saint-Laurent, Montréal) – environ 125 participants de divers milieux et professions, allant de la coopération internationale aux intervenants dits 'de la rue', en passant par des étudiants de doctorat en psychologie et autres sciences humaines, ainsi que des enseignants de divers niveaux – jardin d'enfance, primaire, secondaire, et cégep.

Le document a été révisé en juin 2008 suite à la publication du rapport de la Commission Bouchard-Taylor. Il a ensuite été envoyé pour publication éventuelle, en tout ou en partie, au quotidien montréalais *Le Devoir* ainsi qu'à la revue montréalaise *Relations* qui n'y ont pas donné suite, bien que ce texte parle aussi des conditions du survivre; mais il le fait dans des termes qui, manifestement, n'ont pas eu l'heur de plaire aux rédactions respectives de ce quotidien et de cette revue.

Ce texte a vraiment frappé un mur : le mur du silence de la part de ceux qui se contentent de protestations en l'air et de critiques générales, et qui n'ont plus l'énergie nécessaire pour s'intéresser vraiment à des situations précises comme celle des accommodements dits 'raisonnables'. Ces gens seraient sans doute prêts à troquer l'hymne national **non officiel** du Québec avec sa ritournelle: «... c'est à ton tour de te laisser parler d'amour» (plus 'québécoise' que ça, tu meurs!!!), pour la célèbre



chanson « Madame la Marquise » avec son refrain : « Mais à part ça, Madame la Marquise, tout va très bien – tout va très bien! », sans trop se préoccuper du contenu des strophes qui 'agrémentent', pour ainsi dire, ce refrain de « petits riens » qui sont **toujours** plutôt catastrophiques.

Ce texte sur l'accueil débusque le non-dit, c'est-à-dire ce qui va sans dire. Il rappelle de ne pas prendre tout comme ça vient sans trop se poser de questions, qu'il s'agisse de la perte d'un passé ou de l'avenir. La survie ne peut être garantie par la poursuite de l'idéal du 'point zéro' culturel pour tout le monde, c'est-à-dire par l'impératif : 'On efface... puis on recommence!' Car alors, c'est au mieux l'univers pataphysique d'Alfred Jarry qui s'installe, mais l'humour en moins!



## LA PROMESSE ENTRE LANGUE DE BOIS ET PAROLE EN OR

Félix Moser

*Né à Berne (Suisse) en 1953, Félix Moser a été pasteur dans l'Église réformée de France puis dans l'Église réformée évangélique neuchâteloise. Parallèlement et en confrontation avec ce travail de terrain, il a rédigé et publié une thèse de doctorat intitulée Les croyants non pratiquants (Genève, Labor et Fides, 1999). Il a été nommé maître d'enseignement et de recherche en 1996 à Genève, puis professeur de théologie pratique en 2004 à l'Université de Neuchâtel. En plus de plusieurs articles et ouvrages collectifs, il a publié Se donner à quoi bon? (Grolley, Éd. de l'Hèbe, 2004) et Qui ose se dire chrétien? (Grolley, Éd. de l'Hèbe, 2006).*

Parmi les sujets qui fâchent : les promesses non tenues. Elles apparaissent comme des vœux pieux. Prises à la légère et lestées du poids de leur engagement, elles deviennent des promesses en l'air. Elles provoquent déception, amertume et rancœur. Elles font souffler un vent de méfiance, méfiance qui jaillit plus rapidement que la construction de la confiance patiemment acquise. Heureusement, il existe aussi des promesses sincères et vraies, qui impliquent un véritable engagement et qui sont appelées à se concrétiser. Elles deviennent des bénédictions qui suscitent la confiance.

Dans cet article, nous tentons de découvrir comment la promesse peut quitter le domaine de la langue de bois pour rejoindre celui de la parole en or. Mais le sentier est peu balisé et guère facile. En effet, l'enchevêtrement des malentendus, les pressions que les promesses font parfois subir, ainsi que les attentes démesurées qu'elles suscitent souvent, nécessitent un long travail spirituel. Seul ce dernier peut conduire vers une promesse assumée et véridique. Toute promesse authentique exige persévérance et patience, puisqu'elle demande à celui qui l'émet une écoute de sa vie intérieure et une prise de conscience d'une manière de parler qui assume son dire. Les lignes qui suivent tracent un chemin pour nous aider à faire de nos promesses des pépites d'or qui suscitent l'espérance.

Mais qu'est-ce qui fait qu'une promesse est perçue comme porteuse de confiance et d'espoir, et non comme une promesse en l'air? Pour répondre à cette question, nous examinerons le monde politique qui offre un lieu d'observation privilégié même si, il faut le noter, la promesse en l'air peut concerner n'importe quel domaine de la vie en société. Ces constatations nous conduiront à mettre en évidence quelques notions permettant de mieux cerner la promesse, son rôle et ses exigences.

## La promesse, la langue de bois et le monde politique

Ce n'est pas un hasard si une histoire de la langue de bois s'ouvre précisément sur un discours de Valéry Giscard d'Estaing mettant en cause les promesses de ses prédécesseurs : « Vous avez entendu beaucoup de promesses [ ... ] tentantes. Peuvent-elles être tenues? J'ai le devoir de vous prévenir de manière que vous ne puissiez pas dire plus tard que vous avez été trompés. L'économie va mieux, mais elle est encore fragile. Le choc que lui causerait l'application massive de ces promesses la précipiterait à nouveau dans la crise<sup>1</sup>. » Ce qui est reproché ici, ce n'est pas d'annoncer un avenir meilleur, mais de le promettre à l'aide de chèques sans provision. La parole des politiciens ne pourra pas être tenue, et en ce sens elle appartient à la sphère des discours liés à la langue de bois. Nous pouvons déceler différentes caractéristiques à ce type de discours.

Une promesse en l'air se caractérise d'abord par un grand degré de généralité. Elle puise dans les aspirations légitimes des auditeurs et les exprime en termes vagues et généraux. Ces « mots valises » permettent à chacun de mettre dans le propos tenu une parcelle d'espoir. Qui en effet n'aspire pas au plein emploi, à la baisse du chômage ou à une planète habitable pour tous? La promesse en l'air se caractérise ensuite par son manque de transparence. Elle est indirecte tant dans ses visées que dans ses polémiques. Elle est préoccupée davantage par l'image positive qu'elle donne et l'assentiment provoqué chez autrui que par la quête de la vérité. Par leurs propos, les politiciens cherchent d'abord à mobiliser des électeurs plutôt qu'à mettre en pratique leurs dires. Dans ce type de discours, l'intérêt se porte moins sur l'objet analysé que sur la nécessité de séduire et de convaincre un public le plus large possible.

Mais il vaut la peine de noter une évolution dans les discours des politiciens. Et la citation de Valéry Giscard d'Estaing en est un exemple: elle associe promesse à non vérité et non réalisation. Cette façon de parler est devenue une sorte de lieu commun et un moyen de disqualifier l'adversaire. Pour prévenir cette critique de la promesse comme mensonge, les politiques utilisent aujourd'hui une autre stratégie manipulatrice. Conscients de la disqualification de l'acte de promettre chez nos contemporains, ils ont recours à un vocabulaire pseudo rationnel. Ainsi ils se hasardent carrément à annoncer des résultats! Pour garantir en quelque sorte la bonne foi de celui ou celle qui émet une promesse, ils se portent garants de la réalisation de ce qui est dit. Ils disent vouloir et devoir parler vrai. Et pour le prouver, ils décrètent des feuilles de route. En effet, pour prouver leur sincérité et la véracité de leurs propos, ils disent souhaiter plus tard être jugés sur pièces.

Mais ce nouveau discours sur la promesse tombe à son tour dans le piège de la langue de bois. En effet, agissant ainsi, les politiques se portent garants de quelque chose qui, par nature, ne peut être garanti : un accomplissement certain dans le futur. Or, l'avenir n'appartient pas aux prévisions. Au contraire, il demeure une quête et un espoir, en décalage avec le présent. Que serait le monde, si la mesure n'était que ce que nous pouvons faire et accomplir à coup sûr? Il serait totalement prévisible, sans surprise; l'avenir basculerait dans une société terne, triste et sans aventure.

Ce détour par la langue de bois des politiciens nous a fait mettre le doigt sur des aspects dont la promesse se nourrit: une aspiration à un monde meilleur, et donc à une vision du futur qui dépasse les difficultés et qui guérit les souffrances du passé. Le détour par la langue de bois provoque un effet de loupe. Il met en évidence en les grossissant les éléments indispensables de l'acte de promettre. La promesse se nourrit d'une aspiration à un monde

meilleur qui engage la sincérité de celui qui la prononce, car elle vise à répondre à cette attente. Examinons plus en détailles différentes facettes de l'acte de promettre.

### **La promesse comme expression d'une aspiration ou d'une attente**

La promesse décrit la réalité non pas telle qu'elle est vécue, mais telle qu'elle est espérée. Elle est par nature liée au futur. En un certain sens, toute promesse promet l'impossible, car nul être humain n'est maître de l'avenir. Ne pas prendre en compte cette donne de la limite humaine peut conduire à un enfermement moral destructeur; une pression émotionnelle et affective forte liée à un contexte particulier peut conduire une personne à émettre une promesse qui la dépasse complètement et qui pour cette raison la détruira. Un exemple frappant de cette destruction provoquée par une promesse absolutisée est donné dans le roman très sombre mais d'une grande justesse psychologique de Friedrich Dürrenmatt intitulé précisément *La promesse*<sup>2</sup>. Le personnage central du roman, un inspecteur nommé Matthieu, promet à une mère, dont on vient d'assassiner la petite fille, de retrouver l'assassin. Cet engagement ne pourra pas se réaliser en raison de la mort accidentelle du meurtrier. Et Matthieu va littéralement se consumer, succombant à la maladie alcoolique et à la folie. Dans cette fiction romanesque, la promesse a entraîné un surinvestissement affectif, et sa non réalisation, bien que tributaire de circonstances indépendantes de la volonté de son auteur, a provoqué l'effondrement psychique et physique de celui-ci. Il faut donc reconnaître qu'il est des promesses qui sont mises à mal par les circonstances. Dans un quotidien devenu insupportable, il est parfois difficile pour un couple de tenir l'engagement de rester à vie ensemble.

Les limites évoquées ci-dessus n'entachent cependant pas le rôle positif de la promesse. Bien com-

prise, la promesse ouvre un espace de confiance. Même si rien ni personne ne peut garantir sa réalisation, elle comble un besoin légitime d'assurance. Une mère ou un père de famille qui promet à son enfant de l'accompagner pour son premier jour à l'école lui donne de la sécurité pour affronter l'avenir. En ce sens, la promesse produit un effet. Et cela nous conduit tout naturellement à la description d'une autre caractéristique de la promesse.

### **La promesse, un acte de langage particulier**

La promesse possède une structure de langage qui n'est ni descriptive ni informative. À la différence d'une description qui définit un objet ou une personne et à la différence d'une information qui transmet un savoir, la promesse relève de ce que les linguistes appellent un acte de langage. Cela signifie qu'en s'exprimant, la personne fait quelque chose avec ses mots. Elle cherche à avoir prise sur la réalité par le biais du langage. Dans l'exemple du père ou de la mère ci-dessus, la promesse faite à l'enfant lui donne du courage, le rassure et lui permet de vivre sereinement jusqu'au départ pour le premier jour d'école. En termes techniques, on dira que la promesse procède du langage performatif. Ce type de parole a la valeur d'un acte, qui dans certaines conditions accomplit ce qui est dit.

La promesse se présente comme un cadeau spontané, mais qui prend une forme standardisée et codifiée pour que les personnes puissent l'identifier comme tel. Autrement dit, elle est portée par l'institution du langage et de son fonctionnement; l'auditeur doit les connaître pour comprendre ce qui se vit au moment de l'expression de la promesse. À la différence de l'ordre qui oblige autrui à faire quelque chose ou de la déclaration qui permet à autrui de faire quelque chose, la promesse pousse à l'action celui-là même qui la prononce. Prenons un exemple trivial. Lorsque je dis «je te promets de venir demain », je m'engage, je m'oblige moi-même à un acte futur. J'accomplis un pacte; je

signe un engagement envers autrui. Remarquons qu'une promesse non tenue n'annule pas l'institution du promettre. Les humains continueront à se faire des promesses, même si j'ai manqué le rendez-vous que j'avais pourtant promis de tenir. En fait, nous continuons d'utiliser ce genre d'acte de parole même si celui-ci nous trompe parfois, tout comme nous continuons d'utiliser l'argent même s'il existe des faux-monnayeurs.

La promesse est un engagement de soi-même à l'égard de quelqu'un d'autre. Elle s'adresse à un destinataire qui est appelé à se situer par rapport à ce qui lui est dit. L'indifférence serait une manière de répondre qui feint d'ignorer la promesse. L'acte de promettre se fait à la première personne du singulier ou du pluriel. Cette remarque grammaticale renvoie à un aspect fondamental de la promesse: elle est liée à un engagement personnel de celui ou de ceux qui parlent. Elle est donc auto-impliquante, Il est évident que si une personne émet une promesse sans avoir l'intention de la tenir, son dire perd de sa pertinence et n'a plus aucun sens. La promesse présuppose au moins la volonté de tenir parole; c'est un engagement qui met enjeu la sincérité de celui qui la prononce. C'est la raison pour laquelle nous examinons maintenant cette qualité indispensable à toute promesse.

### La promesse et la sincérité

La sincérité, qui consiste à adhérer à ce que l'on croit vrai et «à se conduire en fonction de cette exigence<sup>3</sup>», apparaît comme un ingrédient indispensable à toute promesse et a fortiori à son accomplissement. La sagesse populaire, qui sent plus qu'elle ne raisonne, aura tôt fait de décrier avec raison les propos bavards, non sincères, qui n'affrontent jamais l'épreuve du réel. La même sagesse populaire a raison également de dénoncer les incohérences entre les promesses abusives et leur non réalisation. Je considère comme une évo-

lution heureuse le fait que nous allions vers plus de transparence et de cohérence. La sincérité fait tomber les masques et débusque les fausses promesses. Mais lorsqu'on aborde la thématique de la promesse, force est d'atténuer cet éloge de la sincérité: elle ne suffit pas pour rendre plausible l'acte de promettre et cela pour diverses raisons.

D'abord, la sincérité devient suspecte lorsqu'elle est obligée de se montrer avec ostentation. Protester de sa sincérité provoque un doute chez l'interlocuteur. Les mots de la sincérité « affichée » ressemblent à des nuages qui passent sur le ciel bleu de l'illusion de la transparence. La réalité télévisuelle dévoile cette illusion de la mise en scène de la sincérité et des promesses qui lui sont liées. Car nos interactions sociales restent marquées par des règles de politesse qui protègent la vie intérieure d'un dévoilement total. Un sociologue américain, Erving Goffman<sup>4</sup>, utilise une image parlante pour décrire ces interactions. Il compare la vie à une pièce de théâtre où chacun est appelé à jouer un rôle. Cependant, à la différence de l'acteur, l'être humain dans la vie de tous les jours n'a pas eu le temps d'apprendre son rôle et doit improviser des comportements justificatifs ou réparateurs. Pour répondre à cette exigence, nous recourons à ce que le sociologue américain appelle des rituels.

Ainsi, lorsque nous disons « cela me ferait très plaisir de te revoir, on se retéléphone », nous sommes dans le contexte d'un rituel de réassurance sociale et pas forcément dans une promesse que nous souhaitons absolument tenir. Or le but de ces minis rituels quotidiens est finalement assez essentiel pour la société. Non seulement il s'agit de faire bonne figure dans les interactions personnelles et de groupe, mais il en va également de la nécessité de ne pas perdre la face et de ne pas la faire perdre à l'autre.

Cette manière de comprendre la vie en société a une conséquence anthropologique : on ne doit pas

dissocier totalement la vie intérieure d'un individu et son expression extérieure marquée nécessairement par les conventions et le port d'un certain masque. L'être humain ne ressemble pas à un oignon auquel on pourrait enlever les couches superficielles pour arriver à une sorte de centre. « Les choses vivantes, en contact avec l'air, doivent avoir un épiderme. On ne saurait reprocher à l'épiderme de n'être pas le cœur. Mots et images ressemblent à des coquilles. Ils n'en font pas moins partie de la nature que les substances qu'ils recouvrent. Mais ils parlent mieux à l'œil et s'ouvrent davantage à l'observations.<sup>5</sup> »

Ensuite, la sincérité est une vertu éminemment individuelle. Elle se décline sur le mode de l'expressif<sup>6</sup>. Elle comporte une forte connotation affective qui dit la vérité de l'être dans un instant, en un temps et un lieu déterminés. Or, dans nos mentalités occidentales, sincérité et vérité tendent à se confondre. En effet, la sincérité n'est plus seulement gage de vérité mais elle est aussi devenue norme de vérité. Mais être sincère n'implique pas forcément être dans la vérité, comme l'attestent les réalités conflictuelles. Je peux sincèrement me tromper sur les intentions d'autrui et mal entendre ce qu'il a voulu dire. Dans le mouvement de la sincérité, l'émetteur du message et le message se confondent, la communication alors se brouille.

Cette confusion touche directement la promesse, car par nature elle doit affronter l'épreuve de la durée. La promesse implique un engagement que l'on peut définir comme le lieu de l'incarnation de la parole donnée. Elle restreint l'espace presque infini de l'être sincère, puisqu'elle implique une décision. Elle présuppose certes la sincérité, mais elle se continue sur le mode de la volonté responsable. Elle mobilise la persévérance: elle a dit oui et est appelée à réaffirmer ce oui; elle a renoncé et elle est appelée à renouveler ses renoncements.

Enfin, la sincérité n'est pas la vérité pour une raison qui tient aussi à l'essence même de la promesse: elle ne peut jamais embrasser l'entier d'une personne et de ses relations. L'être humain reste une énigme.

### **La promesse, un acte de confiance et de liberté**

La promesse ne peut pas être garantie de façon absolue ni par celui qui l'émet, ni par celui qui la reçoit. Elle est par nature même un pari ouvert sur l'avenir, et cette ouverture la marque du sceau d'une double fragilité. D'une part, la promesse est tributaire des fluctuations des sentiments humains, et d'autre part elle se vit dans une certaine incertitude face à l'avenir. Au vu de ces limites, nous devons reconnaître et accepter que toute promesse (et nous avons déjà émis ce constat plus haut) promet l'impossible. Plus précisément, elle pose l'adéquation entre l'être, le dire et le faire, car elle met en évidence que ce que nous disons et ce que nous faisons ne se recourent pas complètement. Ainsi, toute promesse constate un décalage entre l'intention et son accomplissement. Sans doute la promesse est-elle faite pour être tenue. Et si le futur la dément, eh bien celui qui l'a prononcée est un imprudent ou un imposteur.

Il s'agit donc bien de tendre à la réalisation de nos promesses. Dans les termes qui sont les nôtres, il s'agit de s'engager dans la voie de la sincérité. Mais en même temps, il nous faut reconnaître nos limites. Les croyants, pour bien signifier d'une part leur désir de s'engager sur le chemin de la réalisation et d'autre part leur impossibilité de maîtriser complètement leurs actes, font appel à une instance tierce, une transcendance. Ils concluent leur promesse par « avec l'aide de Dieu ». Cette mention du besoin de l'aide divine n'est pas qu'un artifice rhétorique : elle constitue indirectement l'aveu que la promesse humaine ne peut être tenue que si Dieu y apporte son appui.

L'acte de promettre ne peut se vivre que dans la confiance en l'avenir. Chercher à imposer une promesse traduit l'illusion d'une quête d'une sécurité totale. Vouloir garantir cette sécurité implique que l'on entre dans le jeu de la violence, de la contrainte et de l'aliénation de la conscience. La promesse, liée à l'exercice de sa propre liberté et de celle d'autrui, s'élabore dans l'acceptation de la non souveraineté et de la non maîtrise. Elle appelle à l'établissement de la confiance réciproque. Malgré les incertitudes liées à l'avenir, celui qui énonce une promesse prend le risque de s'engager. Malgré les variations liées au cœur et aux sentiments, celui qui émet une promesse prend le risque vis-à-vis de lui-même et d'autrui d'engager son être et sa parole.

### La promesse comme parole en or

Le fait d'oser une promesse a des implications dans la vie et le temps qui passe. En effet, promettre est le moyen de dire que, malgré les aléas de l'existence, je peux choisir une ligne de conduite qui oriente ma vie, une sorte de fil rouge qui tisse la trame de mon existence. Ainsi tout être humain est à la fois un être de continuité et un être en devenir. Il se caractérise donc premièrement par une constance, et cela malgré les transformations inévitables. Paul Ricoeur nomme cette caractéristique « la mêmété<sup>7</sup> ». Par exemple, un chêne se situe dans la continuité du gland qui lui a donné naissance. Une personne âgée est la même que la personne jeune, malgré les transformations de l'âge. Toute identité est donc liée à un invariant qui peut se définir par le caractère d'une personne et cela par analogie avec les caractères d'imprimerie. Le caractère désigne « l'ensemble des dispositions durables à quoi l'on reconnaît une personne<sup>8</sup> ». Il se forge aussi avec nos passions et notre tempérament.

Il s'agit d'accepter cette part de nous-mêmes sans la figer, car notre identité se décline encore sous

un autre mode, celui de « l'ipséité » : cette autre façon de dire l'être humain est indispensable pour vivre sa vie dans la durée. Elle est la part en nous qui permet de rester fidèle à Dieu, à soi-même et aux autres, au cœur des aléas du temps qui passe. Cette permanence se manifeste par excellence dans les relations amicales. Elle donne à l'être humain sa constance et implique un respect de soi et d'autrui quelles que soient les circonstances.

La véritable promesse doit respecter les deux aspects de notre identité décrits ci-dessus. Si elle trahit la mêmété, c'est-à-dire la personnalité de celui qui l'émet, la promesse risque de sombrer dans la contrainte insupportable. Une illustration tirée du monde de la littérature me semble éclairer ce reniement de la mêmété. Dans une brève nouvelle, l'écrivain suisse Ramuz met en scène Berthollet qui, après le décès de sa femme, décide d'en finir avec la vie et de se noyer. Il est sauvé de justesse. Un pasteur lui rend visite, l'incite à se confier et surtout l'enjoint de ne plus jamais attenter à ses jours : « " Il vous faudra reprendre votre vie, disait le pasteur. Est-ce dit ? Vous essayerez ? " Berthollet répondit : " C'est dit. " " Il faudra que vous me promettiez autre chose, c'est que vous ne recommencerez plus. " Il parlait à présent avec plus d'insistance, parce que Berthollet hésitait encore devant cette promesse, mais il était tellement brisé et étourdi qu'il n'avait plus sa volonté. Il céda. Il dit : "Je le jure<sup>9</sup>. » Après un léger mieux, Berthollet plonge à nouveau dans le désespoir le plus profond. Berthollet aimerait « retirer » sa promesse et être délié d'un poids qui augmente encore sa détresse. Il se rend alors chez le successeur de l'ancien pasteur, mais il ne peut avoir un contact. Il repart sans être déchargé de sa promesse et le lendemain : « Il avait sauté du haut des rochers, il avait traversé la croûte de glace, il était resté pris dessous<sup>10</sup>. » Ainsi, la promesse extorquée (qui ne respectait pas la personnalité désespérée de Berthollet) n'a pas pu être tenue, mais de plus elle l'a empoisonné d'un remords sans fin. À l'inverse, une promesse qui oublie l'ipséité, c'est-

à-dire la réalité des circonstances de la vie, risque de plonger son auteur dans une attitude figée et mortifère, comme nous l'avons constaté en relisant le destin de l'inspecteur Matthieu.

~

Comment alors tenir des promesses qui ne nous enferment pas et ne nous écrasent pas? La réponse tient dans le respect et l'articulation des deux instances que sont la mêmeté et l'ispéité. Le cœur de la promesse (sa fidélité) est appelé à être maintenu, par contre les modalités peuvent évoluer. Pour affronter la durée, il est dans la nature de la promesse de demeurer fidèle à ce qui a été dit ainsi que de respecter les transformations de son être propre, de l'être auquel elle s'adresse et des circonstances qui nous lient. Toute promesse, pour demeurer vivante et d'actualité, peut être renouvelée par une reformulation, voire une modification ou un réajustement.

À l'instar du don, dont elle est finalement une des variantes, la promesse tisse du lien et son invariant réside dans la volonté de maintenir ce lien: c'est en ce sens qu'elle est parole en or. Elle consiste bien en un acte qui ouvre sur la réciprocité. Prise comme décision libre, elle appelle aussi celui qui la reçoit à la faire sienne. Ce travail de la promesse entre les êtres les engage à long terme, et les libère des passions et des sentiments éphémères pour les placer dans un horizon d'espérance. Nous sommes des êtres en devenir et « ce que nous sommes n'a pas encore été révélé » (I Jn 3,2).

Source: *La Chair et le Souffle*, 2011, no 2, Faculté de théologie, 41, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel, CH-2000, Suisse; téléphone: (41 32) 718 1900; courriel : [la-chair.lesouffle@unine.ch](mailto:la-chair.lesouffle@unine.ch) site : [www.lachairetlesouffle.org](http://www.lachairetlesouffle.org)

Notes :

1. Christian Delporte, *Une histoire de la langue de bois*, Paris, Flammarion, 2009, p. 7.
2. Friedrich Dürrenmatt, *La Promesse. Requiem pour le roman policier*, trad. A. Guerne, Paris, Albin Michel, 1960.

3. Christine Baron et Catherine Doroszczuk (dir.), *La sincérité, l'insolence du cœur*, Paris, Éd. Autrement, coll. « Série Morales », n° 18, 1995, p. 12.
4. Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, trad. A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, coll. « Le sens commun », 1974.
5. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, *Les relations en public*, trad. A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, 1973, p. 7.
6. *L'expressif fait partie des actes de langage appelés justement actes, car par le mot on peut (ou on cherche à) infléchir la réalité et la perception qu'a autrui de la réalité. Comme son nom l'indique, l'expressif permet de dire ses sentiments, son état d'esprit. Dans l'exemple suivant, on mesure comment l'expressif peut infléchir une situation. En disant « j'ai très mal à la tête », l'interlocuteur empathique peut répondre : « Veux-tu que nous renoncions à aller au cinéma ce soir? » Pour une énumération et une explication des différents actes de langage, voir John R. Searle, *Sens et expression. Études de théorie des actes du langage*, trad. J. Proust, Paris, Éd. de Minuit, 1982 (1979), pp. 39-100.*
7. Voir Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre: la narration*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais » n° 330, 1990, pp. 140-149, 176 ss. et 198.
8. *Ibid.*, p. 146.
9. Charles Ferdinand Ramuz, « Nouvelles et morceaux (1910): Berthollet », in *Les belles pages de C.F. Ramuz choisies et introduites par Emmanuel Buenzod*, Lausanne, Éd. Librairie F. Rouge et Cie S.A., 1950, pp. 64-74, en particulier p. 69.
10. *Ibid.*, p. 74.



## SECTION 4

## JE NE POUVAIS PAS Y CROIRE

Yolande Lavoie-Potter  
*Trois-Rivières*

J'ai lu et relu l'article de Louise Plante publié le 3 février sur le Forum André-Naud et Mgr Luc Bouchard. « On déplore la façon dont la nomination a été faite. » L'article porte sur la réaction de Michel Nolin, président de la section trifluvienne du Forum André-Naud. Je ne pouvais pas y croire.

Le Forum André-Naud est un mouvement formé dans l'Église catholique en 2006 en vue d'y promouvoir « la liberté de pensée et de parole dans l'Église. » Le Forum, du nom d'un théologien contestataire, compte déjà une cinquantaine de membres, prêtres et laïcs, résolus à faire entendre une parole « plus libre » et parfois « critique » (Jean-Claude Leclerc, *Le Devoir*, 27 novembre 2006.) Ce Forum veut refaire l'Église. On questionne ou on rejette à peu près tout ce qui est d'autorité hiérarchique.

On qualifie Mgr Bouchard « d'inconnu » parce que ce groupe n'a pas la certitude qu'il sera l'homme de dialogue qu'ils ont souhaité en suggérant leurs critères de sélection en juin 2010. Comme bienvenue à ce nouvel évêque, ce n'est pas le reflet du message évangélique que Jésus nous a laissé « aimons-nous les uns les autres »; j'y vois plutôt une source de zizanie de division, de soif personnelle.

On attend de pied ferme Mgr Bouchard et Mgr Gazaille qui, lui, est en fonction depuis quelques mois à Nicolet. On veut les confronter sur le sacrement du miséricorde et sur les prêtres venus de l'étranger; on ramène aussi l'ordination des femmes pour pallier le manque de prêtres. Ou est-ce pour éviter la venue de ces prêtres étrangers? Ça sent le racisme déguisé. Oui, dans notre diocèse, il y a des prêtres venus de l'étranger qui ont ce feu sacré qui les habite et qui le transmettent dans leur communauté qui les apprécie. Il y en a aussi dans plusieurs autres diocèses. Laissons-les nous embraser; n'éteignons pas leurs flammes. L'Esprit Saint souffle là où il veut, quand Il veut et comme Il veut et à ce que je sache, l'Église se veut universelle. Voilà un cadeau du ciel. Autrefois, ce sont nos prêtres, nos religieux et religieuses qui se consacraient à évangéliser ailleurs. Maintenant que nous ne fournissons plus la relève pour couvrir nos propres communautés, nous avons la chance de recevoir le retour du balancier.

Craint-on le mixage dans l'Église au Québec, souhaitons-nous la garder pure laine? Que fait-on de l'accueil et de l'amour inconditionnel, toujours selon le message évangélique de Jésus : aimons-nous les uns les autres? Dans Romains, 14, 19-20 il est dit « Recherchons donc ce qui contribue à la paix et nous permet de progresser ensemble dans la foi. Ne détruisons pas l'œuvre de Dieu... »

Bienvenue à vous, Mgr Luc Bouchard. Bienvenue à vous, les prêtres de l'étranger. Chez nous, c'est chez vous.

~



**DES PROPOS QUI M'ONT BLESSÉ**

(En réaction à la lettre de Yolande Lavoie-Potter  
« Je ne pouvais y croire »)

François Gravel  
Trois-Rivières

Dans l'édition du *Nouvelliste* du jeudi 23 février paraissait à la chronique Opinions des lecteurs une lettre intitulée « Je ne pouvais y croire » rédigée par Yolande Lavoie-Potter. Laissez-moi vous dire que ce texte, non seulement m'a offensé, mais également profondément blessé en véhiculant du Forum André-Naud une image mutilée qui est bien loin de correspondre à la réalité.

Membre fondateur du Forum André-Naud en 2006, comme prêtre je suis fier d'appartenir à ce regroupement d'hommes et de femmes désireux de promouvoir la liberté de pensée et de parole dans l'Église. André Naud, sulpicien et expert choisi par le cardinal Paul-Émile Léger pour le conseiller lors du concile Vatican II est celui dont nous réclamons pour qu'en Église se vive non une obéissance aveugle et servile aux personnes y exerçant l'autorité, mais un réel et vrai dialogue entre laïques et clercs favorisant pleinement la construction du Royaume de Dieu.

Bien chère Madame, depuis 25 ans que je sers comme pasteur la grande famille catholique de Trois-Rivières et que j'y consacre toutes mes forces vives, je n'accepte nullement d'endosser votre façon de voir qui m'associerait à une « source de zizanie, de division, de soif personnelle ». Plus encore, fraternellement, je vous demande de retirer l'appellation de « racisme déguisé » que vous attribuez au Forum, ce qui est là une accusation fort grave et tout à fait gratuite formulée à l'égard de disciples de Jésus toujours prêts, comme je le fais présentement, à accueillir des étrangers et à ac-

compagner des prêtres immigrés se familiarisant à la culture des gens d'ici.

Les membres du Forum André-Naud ne sont pas sectaires. Ils n'agissent pas non plus dans la clandestinité. Pourquoi leur prêtez-vous des pensées et pratiques xénophobes alors même qu'ils acceptent de recevoir des ordonnés venant d'ailleurs? Pourquoi donc leur refuser d'explorer d'autres avenues pour contrer la présente pénurie presbytérale, en préférant vous attaquer aux messagers plutôt qu'au message? En engageant avec eux un procès d'intention pour mieux discréditer des gens qui osent poser des questions par trop légitimes et pertinentes?

Chaque dimanche, je professe ma foi en l'Église catholique, une Église ouverte à toutes nations. Je ne la souhaite ni ne la veux pure laine québécoise, mais porteuse de l'Agneau de Dieu dont la Parole cherche à inclure, à établir une communion avec Lui à travers des relations interpersonnelles vraiment charitables. En nos propos parfois divergents, puissions-nous toujours garder une saine mesure.

~

**LE FORUM EST FIDÈLE À VATICAN II**

(En réaction à la lettre de Yolande Lavoie-Potter  
« Je ne pouvais y croire »)

Gilbert Bournival  
Saint-Étienne-des-Grès

Madame Potter manifeste sa surprise devant la prise de paroles des membres du Forum André-Naud à l'occasion de l'arrivée de notre évêque. L'enjeu ici n'est pas celui de l'accueil de l'étranger, comme elle conclut. L'enjeu est celui de l'application du dernier concile Vatican II.

Sous l'influence de Jean XXIII qui se définissait comme curé de campagne, les évêques du monde entier ont amorcé un virage de la vie de l'Église. Cette Église structurée, hiérarchique, dominatrice dans la pensée, le discours et la vie, avait oublié une partie de son héritage et de son fondement : celui de la communauté de frères et sœurs tous baptisés, animés par l'Esprit Saint; celui de la liberté de pensée et de parole des croyants, tous prêtres, prophètes et rois de la création, autant les femmes que les hommes. Vatican II a donné le mouvement pour retrouver cette Église peuple de Dieu, communauté de croyants animés par l'Esprit Saint. Elle a le pouvoir, la vérité et la vie en autant qu'elle se laisse inspirer par l'Esprit. Elle a, à son service, une structure hiérarchique appelée à se laisser guider par le même Esprit.

Ce mouvement de Vatican II a commencé à s'installer chez nous. Dans la liturgie, les spectateurs sont devenus des participants, les baptisés ont pris la parole. Dans l'animation de la vie de la communauté chrétienne, vie de charité, de soutien des pauvres, de justice, etc..., des hommes et des femmes ont pris des responsabilités avec l'accord et le soutien des membres de la communauté, sans chapeau cardinalice ni nomination papale.

Saint Paul demande aux communautés de choisir parmi elles des personnes aptes à guider et à servir. La participation des membres de la communauté dans le choix de leur guide n'est pas un choix révolutionnaire ni une incapacité d'accueil de l'étranger, c'est une application simple des orientations de Vatican II.

Les membres du Forum André-Naud font, par des gestes et la parole, la promotion chez nous de ces orientations. Je souhaite que leur influence grandisse.



## JE NE CRAINS PAS L'EXCOMMUNICATION

Mgr Schüller

Au début, la *Pfarrer initiative (initiative des prêtres)* ne comptait que quelques membres. Puis le mouvement a grandi et l'appel du fondateur à la désobéissance a été **approuvé par un dixième des membres du clergé autrichien**. Maintenant, la protestation se propage à l'étranger et c'est une bonne chose.

En 2006, **Mgr Schüller** a lancé l'initiative des prêtres avec le fameux « appel à la désobéissance », qui exige, entre autres choses, que les femmes soient autorisées à faire le sacerdoce, que la sainte communion doit être administré aux personnes qui se sont remariés, que le vœu de célibat être levé et que l'église soit ouverte aux non-clercs, en un mot, une réforme de l'Eglise. Un récent sondage réalisé par **GfK-Umfrage** a montré que **72 % des prêtres autrichiens "sympathisent" avec l'appel.** (...)

**Schüller** a été heureux de constater que la *Pfarrer-Initiative* avait été discutée au Vatican. *Nous ne le savions pas, nous n'en avons pas trouvé la trace à travers les médias. C'est très positif que le Vatican doit prendre en considération notre proposition. Nous espérons que les évêques autrichiens vont garder à l'esprit nos demandes*", a déclaré le prélat. Espérons aussi que c'est le cas. (...)

Le cardinal a jusqu'ici évité de prendre toute action canonique contre les prêtres rebelles. En réalité, à Vienne, le diocèse a publié les nouvelles de la publication imminente d'un livre écrit par un théologien viennois, **Jan-Heiner Tueck**, livre qui comprend des contributions à la fois par **Mgr Schüller** et le **cardinal Schönborn**. Le **cardinal Schönborn** est-il prêt à lâcher du lest pour que la situation se calme, la suite des événements nous le montrera.

Le chef des prêtres dissidents ne craint pas d'être excommunié ou de causer un schisme. « **Je ne peux pas imaginer être excommunié. Notre mouvement est si populaire que je ne pense pas que la question pourrait être résolue avec une sorte d'interdiction** », a expliqué **Schüller**. En ce qui concerne le fait que la possibilité qu'un schisme peut se produire, comme le prédit le **cardinal Schönborn**, **Schüller** a déclaré: "**Nous demandons une réforme de l'Église, mais nous voulons toujours faire partie de celle-ci.** Nos détracteurs nous disent que nous devrions la laisser et que si nous croyons en ces théories c'est que nous n'appartenons pas à l'Église ". Des attaques que je connais bien, quand on demande des réformes on est vu comme un ennemi à abattre.

**Mgr Schüller** espère que la conférence épiscopale autrichienne ouvrira un « dialogue théologique » avec le mouvement. " Nous avons toujours été ouvert, nous aimerions discuter face à face de ces questions, mais nous n'avons jamais été invités à une seule réunion. Le cardinal Schönborn a parlé avec divers représentants viennois de notre mouvement, mais jusqu'à présent il n'y a pas eu un dialogue théologique structuré entre nous et la conférence épiscopale ". Mettre à l'écart un mouvement pour parler de lui tient un peu de la gaure intellectuelle.

En attendant, le mouvement s'étend. **En Irlande**, l'**Association des Prêtres catholiques** ([www.associationofcatholicpriests.ie](http://www.associationofcatholicpriests.ie)) a connu une croissance particulièrement après le scandale des abus sexuels dans l'Église. **En France** aussi, le **groupe pour « l'obéissance véritable à l'Évangile »** se développe et bénéficie d'un large soutien ([sapafrance.canalblog.com](http://sapafrance.canalblog.com)). Ces mouvements ne sont que la résultante du manque d'écoute de la hiérarchie de l'Église.

**" Nous ne voulons pas pour former un seul mouvement, chaque Église possède ses propres parti-**

**cularités géographiques "**; a expliqué **Schüller**, " **mais nous voulons nous connecter à des groupes qui ont des buts similaires. Alors peut-être que nous pouvons organiser une réunion avec les représentants de ces différents groupes "** Un mouvement international aura toujours plus de poids qu'un seul mouvement même s'il est puissant.

Et s'il rencontre le pape que dirait-il de lui? Sa réponse est des plus logique : " **Je ne sais pas dans quelle mesure la position actuelle du Vatican repose sur celle du pape, peut-être pas beaucoup "**, répondit **Schüller** " **Nous souhaitons que le Vatican et les évêques font face à notre appel pour le changement "**.

**La réforme, c'est toujours ce qui a permis à l'Église d'avancer**, comme au XIII<sup>e</sup> siècle quand elle piétinait et que les ordres Franciscains et Dominicains l'ont obligé à se réveiller, alors si l'histoire montre que l'Église a besoin de se réformer, il serait bon d'essayer.

Sur le site [www.pfarrer-initiative.at](http://www.pfarrer-initiative.at) (4 février 2012)



## LETTRE D'APPUI DU RFAN



Montréal, le 1<sup>er</sup> mars 2012

Messieurs, salutations à vous!

Nous avons pris connaissance de votre « Appel à la désobéissance » du 19 juin 2011 et nous tenons à vous féliciter pour votre courageuse foi

évangélique et à vous exprimer notre admiration et notre reconnaissance pour la clarté de votre texte. Au Québec, nous sommes de plus en plus nombreux et nombreuses à l'intérieur de notre institution ecclésiale à réaliser « le refus romain de s'atteler à une réforme de l'Église rendue depuis longtemps indispensable » et nous sommes de plus en plus irrités et impatientes « devant l'inaction de nos évêques » et la lourdeur de leur silence collectif. Votre texte nous touche, nous questionne aussi, et nous reconforte.

La place et l'importance que vous accordez à la *conscience* dans votre Appel nous rejoint beaucoup. Notre groupe fondé en 2006 se nomme le Réseau des Forums André-Naud (RFAN) en l'honneur du théologien André Naud qui a participé au concile Vatican II et qui a toujours beaucoup écrit et fait cheminer sur la conscience. Dans l'esprit de ce théologien, guidés par l'Évangile de Jésus, convaincus de l'orientation prophétique de Vatican II, nous cherchons à promouvoir la liberté de pensée et d'expression dans notre Église.

Votre volonté de « poser des jalons pour l'*avenir* » rejoint nos préoccupations. Nous aimons bien cette expression de Christoph Theobald qui écrit : « ... ce signe messianique par excellence qu'est la *foi* en tant que courage d'envisager l'*avenir*. »<sup>1</sup> Nous sommes convaincus, nous référant à l'Homme de Nazareth, de l'importance d'accueillir le monde tel qu'il est, celui qui a été, celui qui est, et celui qui sera. Nous lever, nous engager et prier pour que cet accueil devienne manifeste, c'est notre volonté qui rejoint la vôtre.

Nous recevons votre texte comme une base de discussion importante qui conduira, nous en sommes assurés, les membres de notre Réseau à établir sa propre « liste québécoise » des points de dissidence susceptible de devenir NOTRE appel à la dissidence.

Nous vous remercions beaucoup de votre audacieux témoignage et souhaitons une chaleureuse collaboration avec vous.

André Gadbois,  
coordonnateur du RFAN  
[gadbois\\_andre@videotron.ca](mailto:gadbois_andre@videotron.ca)

1. CHRISTOPH THEOBALD, *Transmettre un Évangile de liberté*, Bayard 2007, p. 179.



## LETTRE DU FAN DE MONTRÉAL À LA CÉCC



Montréal, Le 27 février 2012

Aux membres de la  
Conférence des évêques catholiques du Canada

Salutations fraternelles,

1. La gouvernance de l'organisme **Développement et Paix** est de moins en moins démocratique alors que cet organisme se décrit comme un mouvement avec un membership participatif dans des structures démocratiques. Même l'information nécessaire à une saine démocratie circule difficilement parmi les **membres**, même ceux du Conseil National.

2. La nouvelle structure d'encadrement constituée du Comité permanent des évêques et du Comité consultatif de **Développement et Paix** déplace le centre décisionnel du Conseil National vers la

CÉCC. Cette nouvelle structure entre en contradiction flagrante avec la philosophie de **partenariat** vécue jusqu'ici entre **Développement et Paix**, l'épiscopat canadien et les **partenaires** du Sud. C'est l'équivalent voilé d'une mise en tutelle pour nous.

3. Le rapprochement avec les évêques du Sud va bien au-delà des visites de courtoisie et de l'implication de ces derniers dans les projets de **Développement et Paix**. Le traitement injuste (non réparé) qu'a subi le Centre PRODH de Mexico lors de la campagne de carême de 2011 et l'épisode de la lettre de recommandation du Centre CEPROSI de La Paz en Bolivie, rapporté par Claude Lacaille sur le blogue « Soutenonsdetp », nous démontrent que désormais le *nihil obstat* des évêques locaux, quels que soient leurs motifs, est opérationnel sans même le nommer explicitement.

4. Les nouvelles exigences de conformité des **partenaires** et de leurs alliés aux enseignements du Magistère romain, particulièrement concernant la santé reproductive et la sexualité des femmes, vient détruire les bases même du partenariat établi sur le respect mutuel des valeurs et croyances de chacun et brise les réseaux de **solidarité communautaire** essentiels pour lutter contre les « structures d'injustice institutionnalisées » et la répression féroce jusqu'à la torture et les assassinats.

5. Dans la foulée du coup de barre caritatif et identitaire donné à la dernière rencontre internationale des Caritas pour qu'ils deviennent davantage missionnaires, faisant de la promotion de la foi catholique une priorité, nous considérons que l'identité et la mission de **Développement et Paix** en sont détournés. Ainsi les actions prioritaires sur les causes des injustices et la défense des droits humains sont gravement compromises.

6. Toutes ces décisions se situent pour nous en droite ligne avec les stratégies vaticanes de

« contre-réforme » pour effacer les fruits de **VATICAN II**, de rétablissement de la pyramide des pouvoirs au détriment de la responsabilisation du **Peuple de Dieu** dans la mission, bref d'une mainmise totalitaire sur l'institution ecclésiale dans son ensemble.

Nous déplorons grandement et douloureusement ces manœuvres de pouvoir qui n'ont rien de commun avec l'Évangile que nous avons reçu et nous demeurons vigilants. Nous encourageons les communautés chrétiennes à participer à la campagne de carême 2012 en souhaitant ardemment que nos évêques se tiennent **DEBOUT AVEC LEUR PEUPLE** contre toute atteinte à sa dignité et à sa **liberté**. Nous espérons que notre désir de participation à un organisme **démocratique** comme **Développement et Paix** ne soit pas déçu et que les virages aperçus récemment se corrigent rapidement.

Lettre adoptée unanimement par les membres du Forum André-Naud de Montréal réunis le 27 février 2012.

Au nom du Forum André-Naud de Montréal,

André Gadbois



## LETTER BISHOPS



Montreal, February 27th 2012

To the members of the National Assembly of the Bishops of Canada

This letter has as its object the opinions of the members of the Montreal chapter of the Forum André Naud concerning the organisation Development and Peace.

1- The way **Development and Peace** is being governed is less democratic as time goes on, while in the same breath the organisation describes itself as encouraging the active participation of its members in democratic structures. It is therefore contradictory that information essential to making democratic decisions is hard to come by, not only for the organisation's **members** but also for those of the National Counsel.

2- The new decision-making structure, that is the members of the permanent Committee of Bishops together with the members of the Consultative Committee of **Development and Peace**, removes much of the decision-making power from the National Counsel and gives it to the National Assembly of Bishops. This new structure is in flagrant contradiction with the philosophy of **partnership** which up to recently had been in effect between **Development and Peace**, the bishops of Canada and **partners** in developing nations to the south. For us, that is the equivalent of an administrative takeover.

3- The involvement of the bishops of the developing nations goes well beyond courtesy visits and cooperation with **Development and Peace** projects. The unjust actions (not yet rectified) towards the PRODH Center in Mexico during the 2011 lenten campaign and the fact that the Canadian bishops insisted on a letter of recommendation from the bishop of La Paz in Bolivia before allowing **Development and Peace** to support the CEPROSI Centre as reported by Claude Lacaille in the « Soutenonsdetp » blog, both show that from now on the nihil obstat of the local bishops, whatever their motivation, is already a fact.

4- The new demands that **all partners without exception** be in complete conformity with the Magisterium of the Church, particularly in the area of women's sexuality destroys the partnership that had been established and which always respected the values and beliefs of all partners.

These demands also destroys the networks of **community solidarity** that are essential in the fight against the « unjust institutionalised structures » and the violent repression that sometimes involves torture and murder.

5- In the wake of the changes imposed at the last international meeting of Caritas, namely that their missionary activities be mainly the promotion of the Catholic faith, we consider that the identity and the mission of **Development and Peace** are being inacceptably changed. Because of this, the main activities aiming at the causes of injustices and the defense of human rights are seriously hampered.

6- All these decisions seem to us to be part of Vatican strategies of « counter reform » so as to erase all the positive effects of **Vatican II**, and to re-establish the pyramid of power from above instead of encouraging the participation of the **People of God** in Church decisions. In summary these decisions, in our view, aim at insuring complete Roman domination over the Church as an institution.

We deplore with great sadness these power plays, which have nothing in common with the Gospel. We encourage all Christian communities to participate generously in the 2012 lenten campaign and we hope that our bishops will take a stand, with the **People of God**, against any infringement to the **dignity and freedom** of the human person. We hope that our wish to contribute to a democratic organisation like **Development and Peace** will be fulfilled and that the changes established recently will be rapidly corrected.

This letter was adopted unanimously at the February 27th meeting of the members of the Montreal chapter of the Forum André Naud.

André Gadbois, president



## RÉPONSE DE LA CÉCC



CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES CATHOLIQUES DU CANADA  
CANADIAN CONFERENCE OF CATHOLIC BISHOPS

Le 21 mars 2012

Monsieur André Gadbois  
Forum André-Naud de Montréal  
380, rue du Bon-Air  
Laval (Québec) H7B 1B5

Cher Monsieur Gadbois,

Au nom de Mgr Richard Smith, président de la Conférence des évêques catholiques du Canada, je désire par la présente accuser réception de votre lettre du 27 février 2012.

La lettre a été présentée au Bureau de direction à sa dernière réunion tenue les 13 et 14 mars dernier, où les membres en ont pris connaissance.

Nous vous prions d'agréer, cher Monsieur Gadbois, nos plus respectueuses salutations dans le Christ Notre Seigneur.

Le secrétaire général,

Mgr Patrick Powers, P.H.

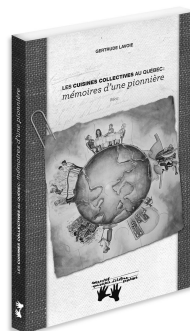
c.c. : M. le cardinal J.-C. Turcotte, archevêque de Montréal

2500 promenade Don Reid Drive, Ottawa, Ontario K1H 2J2 •  
Tél. / Tel. : (613) 241-9461 • Télécopieur / Fax: (613) 241-9048 Site internet / Internet: <http://www.cccb.ca> • Courrier électronique / E-mail: [cecc@ccb.ca](mailto:cecc@ccb.ca)



## LES CUISINES COLLECTIVES AU QUÉBEC : MÉMOIRES D'UNE PIONNIÈRE

Gertrude Lavoie



**« La cuisine collective c'est tellement plus que d'la cuisine... ça goûte la vie »**

- Gertrude Lavoie

Dans ce livre, vous découvrirez l'histoire de femmes qui se regroupent pour arriver à mieux nourrir leur famille, ce qui les amène à questionner un système qui condamne de trop nombreuses personnes à une pauvreté néfaste à leur épanouissement et les incite à une lutte pour que les choses changent.

Cette histoire vous la découvrirez à travers les yeux et le langage savoureux et épicé de Gertrude Lavoie, une femme de classe populaire, mère de trois enfants qui, en 1982, quitte Roberval pour Longueuil. Là, rapidement, elle développe plusieurs contacts au sein du milieu populaire qui la conduiront un beau jour aux cuisines collectives et à jouer un rôle-clé dans la naissance et le développement de leur regroupement national dont elle sera l'une des « militantes fondatrices ».

À travers l'histoire de la cuisine collective Hochelaga-Maisonneuve et de celle du Regroupement des cuisines collectives du Québec, Gertrude nous raconte une histoire de fierté, de ténacité et de débrouillardise ayant conduit les femmes qui y ont été impliquées à ce qu'elles sont devenues : des éducatrices de première ligne, capables de penser économie, santé, environnement et écologie. En somme, des actrices de changement social qui vont à l'encontre de la société capitaliste sauvage dans laquelle nous vivons.

**Édition : Collectif québécois d'édition populaire**

**Commande par courrier électronique :**

[info@cqep.info](mailto:info@cqep.info)

**Ou sur le site Web : [www.cqep.info](http://www.cqep.info)**

**20,00 \$ plus les frais d'envoi**





# FICHE D'INSCRIPTION

## POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

### MEMBRE :

Tout baptisé, toute baptisée, engagé(e) dans les activités de l'Église.

1<sup>re</sup> adhésion = 50 \$ ~ Cotisation régulière = 25 \$

### SYMPATHISANT / SYMPATHISANTE :

Soutien ; bulletin inclus = 50 \$

### ABONNÉ / ABONNÉE À L'INFORMATION :

Bulletin seulement = 25 \$

NOM : \_\_\_\_\_ PRÉNOM : \_\_\_\_\_

ADRESSE : \_\_\_\_\_

VILLE : \_\_\_\_\_

CODE POSTAL : \_\_\_\_\_

TÉLÉPHONE : \_\_\_\_\_

COURRIEL : \_\_\_\_\_

FONCTION : \_\_\_\_\_

LIEU (paroisse, institution) : \_\_\_\_\_

### Indiquez votre choix :

Membre :  Sympathisant/Sympathisante :  Abonné/Abonnée :

Signature : \_\_\_\_\_

Date de l'inscription : \_\_\_\_\_

Chèque au nom du :  
**RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD**  
**1015, rue Saint-Donat, app. 3**  
**Montréal (Québec) H1L 5J6**



# CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES

Les membres contribuent par un montant de **50 \$ la première année** et **25 \$ (ou plus si désiré) les années subséquentes**.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2011 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA du 2013.

Par l'expression « *la veille* », on peut entendre les mois de *septembre* et *octobre*.

La contribution financière n'est pas un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

## Les sympathisant(e)s

Il leur est demandé une contribution financière de **50 \$ par année**. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut l'AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du forum, est l'achat d'un produit. Le coût de **25 \$ pour les publications d'une année**, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera quatre publications par année).

# RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

## COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

*André Gadbois  
Denis Normandeau*

## MISE EN PAGE

*Élise Bourgault*

## RESPONSABLE DE LA PUBLICATION

*Michel Bourgault*

## PHOTOCOPIE

*PIXEL Impression/Print, Joliette*

## SECRETARIAT

*Adresse de courriel : [forum.andre.naud@sympatico.ca](mailto:forum.andre.naud@sympatico.ca)*

*Adresse postale : 1015, rue Saint-Donat, app. 3*

*Montréal (Québec) H1L 5J6*

Site internet : <http://forum-andre-naud.qc.ca>